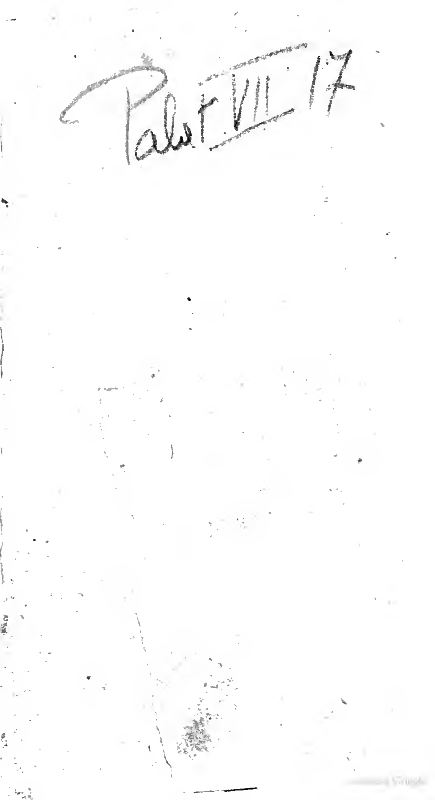





Palat VII 17

ALEXANDRE

ET

SÉRAPHINE.



ALEXANDRE

ET

SÉRAPHINE,

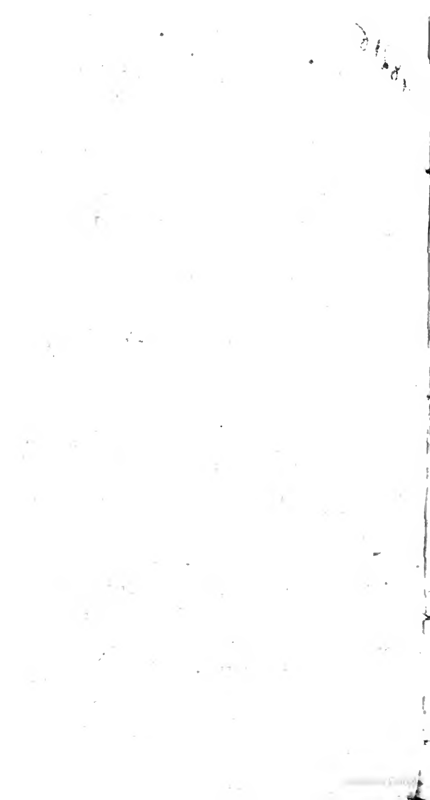
HISTOIRE QUI N'EST PAS INCROYABLE.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez OUVRIER, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 41.

AN X. — 1802.



ALEXANDRE,

HISTOIRE

QUI N'EST PAS INCROYABLE.

J'ALLAI chez madame de Lory, dans le dessein de lui montrer ma répugnance pour tout engagement, et pour la disposer peu-à-peu à perdre notre mariage de vue. Je la rencontrai dans une allée du jardin : rien de si prompt que ce que sa présence produisit sur moi ; elle détruisit tous mes projets, me plongea de nouveau dans cette ivresse qui excite le

désordre dans nos sens, et je désirais ce qu'un moment auparavant je craignais. Madame de Lory, que je voyais à chaque instant, prolongeait cette ivresse, et l'augmenta au point qu'elle me mit dans le cas de presser moi-même un dénouement qui m'avait effrayé. Pourquoi l'amour que j'avais pour madame de S.t-Hilaire ne s'opposait-il plus à mon nouvel engagement ? Pourquoi ce changement ? Mystère impénétrable de notre faiblesse et de nos misères ! Ce que nous envisagions comme le comble du malheur, devint l'instant d'après l'objet de nos plus chères espérances.

Posséder madame de Lory, était tout ce que je désirais ; je n'envisageais point de plus grand bonheur. L'idée de madame de S.t-Hilaire ne se présentait plus à

mon imagination, et ne me reprochait pas mes empressements. Nous retournâmes à Paris pour prendre les mesures nécessaires pour notre mariage; madame de Lory voulut en faire part à sa famille, plus pour satisfaire mon amour-propre, que par aucune autre considération; elle trouva de la résistance auprès d'un vieux oncle dont les mœurs austères me firent un crime d'une aventure singulière que la ressemblance de nom et d'état me fit imputer par le vieillard : voici le fait.

Un jeune mousquetaire, pressé d'argent, s'était adressé inutilement à plusieurs usuriers pour en avoir. Presque sans ressource dans le besoin pressant où il se trouvait, il fit confidence de sa situation à une femme jadis entretenue; elle était intrigante et fertile en

expédients; elle en imagina un qui eût tout le succès qu'elle pouvait en espérer. Elle loua un carrosse de remise, deux grands laquais vêtus de noir; elle-même se mit en deuil, et se fit prêter des diamants par l'entremise du jeune mousquetaire. Dans cet état apparent d'opulence, elle se fit conduire aux P. P. S.t-Lazare, pour les prévenir qu'elle leur aménerait son fils qu'elle voulait corriger de la manie qu'il avait de ne la pas reconnaître pour sa mère, et de faire par conséquent maintes choses indignes d'un homme de condition; de-là elle passa chez le plus riche joaillier de Paris: cette femme lui dit qu'elle avait un fils qui allait se marier, et qu'elle avait besoin de diamants. Le marchand empressé étala tout ce qu'il avait de plus beau; l'in-

trigante fit la difficile, choisit, marchanda, et convint du prix à douze mille francs : elle dit naturellement qu'elle ne s'était pas chargée de la somme, mais que s'il voulait faire monter un de ses garçons dans sa voiture, il la lui rapporterait. Le marchand n'eut aucun soupçon : comment se méfier d'une femme qui avait un carrosse et des diamants ? Le cocher, qui avait eu ordre de retourner aux P. P. S.t-Lazare, s'arrêta à la porte ; le jeune homme descendit : aussitôt trois ou quatre Frères-Correcteurs se saisirent de lui, et le menèrent dans une prison de la maiso n. La dame, habile, paya le premier terme de la pension ; et, munie de son butin, renvoya bien vîte carrosse et laquais, et alla remettre religieusement entre les mains du jeune

mousquetaire les bijoux surpris par son adresse.

Le marchand étonné de ne pas voir revenir son garçon, suspecta sa fidélité ; il porta plainte à la police, et y exposa le fait. La police, dont la vigilance est extrême, eut bientôt découvert le nom de l'intrigue et les intrigants; l'affaire courut tout Paris ; les jeunes gens en rirent ; les hommes les plus sensés la regardèrent d'un autre œil. L'oncle de madame de Lory, qui, comme je l'ai dit, me confondait avec le coupable par rapport à la ressemblance de nom et d'état, montra toute la répugnance possible pour une pareille alliance. Si vous n'épousez pas un homme qui ait de la fortune, disait-il à sa nièce, que sa réputation du moins soit intacte, et que la pureté de ses

mœurs vous mette à l'abri du repentir. Madame de Lory n'osait pas me parler de cette imputation ; c'est qu'il en coûte toujours de désobliger ce qu'on aime. Madame de Trémel rompit la glace de sa part, en gardant tous les ménagements possibles ; je fis lever à la police une copie de cette affaire, qui me justifia pleinement. Je priai madame de Trémel de la remettre à madame de Lory, qui la fit passer ensuite entre les mains de son oncle.

Mon prochain mariage était devenu public ; j'en avais reçu les compliments de mes connaissances ; ma vanité se réunit à mon ivresse, pour en presser la conclusion. J'écrivis à Vauroi ma bonne fortune, et le pressai de hâter son retour pour en être le témoin. Je reçus une réponse qui

m'annonçait son arrivée ; il ne me disait mot sur mon mariage. Il arriva, en effet, au temps qu'il m'avait marqué, et il observa la même réserve. Je me plaignis de ce qu'il gardait le silence sur le mariage avantageux que j'allais faire; je lui en parlai avec tant d'enthousiasme, qu'il crut que l'amour que j'avais ressenti pour madame de Saint-Hilaire avait changé d'objet, et que madame de Lory occupait mon cœur. Je lui fis illusion ; il se trompa comme moi sur mes véritables sentiments : Vauroi fut bien-aise que mon inclination sympathisât avec ma fortune.

Pour l'établir plus sûrement, madame de Lory exigea que nous fissions, par contrat de mariage, une donation mutelle de tous nos biens au survivant ; je m'op-

posai à cette libéralité. Madame de Lory voulut absolument que je sacrifiasse ma répugnance à mon amour, et je cédai. J'allai enfin lui jurer aux pieds des autels que je l'aimerais toujours; plus mon bonheur se confirmait, plus mes désirs augmentaient; l'amour me donna madame de Lory sans réserve, mes transports lui firent croire que j'étais le plus amoureux des hommes. Madame de Raucourt, par ses tendres égards, prolongea mon ivresse, et fit passer les premiers moments de mon mariage dans les plaisirs; je me félicitais de mon bonheur; l'opulence où je me trouvais, la reconnaissance, de nouveaux désirs, me faisaient éprouver un certain empressement que je prenais pour de l'amour.

Je m'engourdis peu-à-peu sur

ma situation ; madame de Raucourt continuait d'être la plus tendre des femmes ; mais la vivacité de mes feux s'éteignit, l'illusion cessa, et je redevins moi-même. Ce fut pour-lors que je jugeai sainement de ce que j'avais fait, et que mon amour pour madame de S.t-Hilaire fit entendre sa puissante voix, et me reprocha mon engagement. Je me demandai compte de tout ce qui venait de se passer : Comment ai-je pu, me disais-je, le cœur prévenu pour une autre, jurer à madame de Lory que je l'aimais? m'unir à elle d'un lien sacré ? Malheureux ! qu'ai-je fait ? J'ai été moi-même l'artisan de mon malheur ; ma bouche a prononcé le serment fatal ; quel poison coulait dans mes veines ? Grand Dieu ! quelle erreur m'a séduit ? Telles furent mes pre-

mières réflexions. Lorsque mon ivresse fut dissipée, j'entrevis un avenir affreux ; ce que j'avais perdu, les peines que j'allais causer à madame de Raucourt, se présentaient à mon imagination, et répandaient l'amertume dans mon âme ; plus je m'éloignais de cet instant où notre union avait commencé, plus mes idées devenaient tristes. Quelle situation ! je me trouvais dans la cruelle nécessité de causer le tourment d'une femme dont les vertus et ma reconnaissance auraient dû assurer mon bonheur.

Vauroi suivait son penchant ; il exprimait avec transport ses sentiments à la belle Mélanie, et le plus tendre amour les gravait dans le cœur de cette jeune amante; les remords n'en rendaient pas le souvenir cruel. Chaque jour, Vau-

roi, plus amoureux, en donnait de nouvelles preuves; Mélanie avait gagné sur lui qu'il renonçât au jeu, et il donnait tout son temps à l'amour. Un jour il l'exprimait d'une façon si touchante, que l'agitation qui l'animait, le feu dont toute sa personne était comme embrâsée, excitèrent les sens de Mélanie, allumèrent son imagination; déjà elle soupirait : cette rougeur qu'inspire le désir, avait succédé à celle que donne la seule pudeur. Vauroi touchait au moment d'être heureux, quand cette tendre amante, d'une voix presque étouffée par l'émotion, lui avoua ingénuement sa défaite. Vous êtes le maître d'en profiter; mais soyez généreux, lui dit-elle; n'abusez pas de tous vos avantages, ma vertu sera le prix de ce sacrifice; je la tiendrai de vous, c'est elle

qui m'embellira à vos yeux. Hélas! continua Mélanie en soupirant, peut-être que, dépouillée de cet ornement, je vous serai moins chère. Ah! je vous en conjure, qu'un instant ne me prive pas de votre amour et de mon amant! Vauroi ne put se refuser à ce que lui demandait Mélanie; l'aveu qu'elle lui fit de sa défaite, fut un triomphe suffisant pour qu'il maîtrisât ses désirs. La tendre Mélanie l'en dédommagea par mille caresses; l'amour lui dictait ce qu'elle devait faire, et rendait Vauroi heureux, sans qu'il en coûtât rien à la vertu. Je l'avais outragé, cet amour; dès le moment tout se déchaîna pour me tourmenter, de concert avec l'amitié; aussi me firent-ils verser, l'un et l'autre, les larmes les plus amères.

La douleur me saisit; ma plu-

me, sous ma main tremblante, ne trace que des caractères imparfaits ; une mémoire cruellement fidèle me rappelle toutes les circonstancccs d'un moment horrible, qui fait couler mes pleurs. Aimable fille du ciel, le plus beau présent que la divinité ait fait aux humains ! tendre amitié, pouvais-tu me garantir de ce coup affreux ? Tu le sais, nous nous aimâmes toujours sans tiédeur ; notre confiance fut sans bornes et sans soupçons : la douceur de ton commerce aurait dû nous mettre à l'abri de la fureur ; la cruelle a détruit ton plus bel ouvrage. A la fin d'un souper, où le vin et les liqueurs versés abondamment avaient échauffé un peu la tête des convives, Vauroi soutenait une chose qu'il ne croyait pas juste ; je fus d'un avis con-

traire au sien ; on s'emporte aisément quand on a tort : la vanité de Vauroi fut blessée de se tromper ; l'honneur prit le dessus, les propos suivirent, et la chose fut poussée au point que l'honneur exigea que je lavasse dans le sang de mon ami, l'affront dont il venait de me couvrir. La fureur ne m'agitait pas, le sang-froid me laissait voir toute l'horreur de ma situation ; mon cœur, déjà tourmenté par les remords, blessé par une main chère, détestait la vie; je fus plusieurs fois sur le point de la terminer. Est-ce, me disais-je, parce que j'ai été infidèle à l'amour malgré moi, que tous les malheurs m'accablent ! Quel est donc mon tort ? Je suis forcé de verser le sang d'un ami ; tout ce qu'il a fait pour moi, ne peut excuser mon indulgence, sans

que la honte et la perte de ma réputation n'en soient le fruit. A ma gloire la vie d'un ami ! Ah! mourons plutôt , et que la mort mette fin à mes peines. Que m'importe la vie ? J'ai perdu madame de S.t-Hilaire, je perds Vauroi, je serais le tourment de madame de Raucourt. Voilà quelles étaient mes réflexions dans ces terribles circonstances ; la voix du barbare honneur étouffa celle du sentiment. Comme j'étais l'offensé, j'eus le choix des armes ; je préférai le pistolet, dans le dessein qu'en tirant le premier, et que manquant Vauroi , lui , plus adroit, me privât de la vie et de mes tourments. Nous nous joignîmes au-dessus du bois de Boulogne , comme nous en étions convenus. Quand nous fûmes à la portée du pistolet, je m'armai

d'un des miens : ma main, qui se refusait à l'homicide, était tremblante. Vauroi consterné, mais ferme, attendit que j'eusse tiré sur lui ; mon coup passa bien loin de ce cher adversaire; il s'aperçut que je l'avais manqué à dessein. Votre générosité, me cria-t-il, me montre toute l'horreur de mon crime, et je m'en punis; puis tournant son pistolet contre lui, il se fit sauter la cervelle. Ce coup affreux le fit tomber à mes pieds, et me priva pour toujours d'un ami, qu'un moment de fureur ne m'avait pas rendu moins cher. Ma trop juste douleur m'aurait fait porter sur moi une main meurtrière, si l'amour n'eût retenu mon bras ; l'idée de madame de S.t-Hilaire perça à travers mon désespoir, et réclama des jours que j'allais immoler à l'amitié.

Ce qui venait de se passer m'avait saisi d'horreur ; toutes mes pensées étaient analogues à ma situation, et remplissaient mon âme d'amertume. Non, on ne meurt pas de douleur : telle était la nature de mes peines, que je n'espérais pas de les voir finir ; rien ne pouvait me rendre mon cher Vauroi ; la mort qu'il s'était donnée volontairement, était un sacrifice qu'il avait fait à notre amitié, et qui augmentait mes regrets. J'arrivai chez moi, accablé de toutes mes réflexions ; j'annonçai à madame de Raucourt, la mort de Vauroi, sans lui apprendre la part que j'y avais ; je lui dis seulement qu'il avait été tué dans un combat particulier ; madame de Raucourt donna des pleurs à sa mémoire, et mit ma douleur à son aise. Toute la nature me

devint à charge; les choses les plus agréables par elles-mêmes, l'éclat du grand monde, les beaux cercles, tout irritait ma tristesse. Je priai madame de Raucourt de me laisser aller passer quinze jours à la campagne; elle voulut absolument m'y accompagner. Nous y allâmes avec Mélanie qui ignorait encore la mort de son amant. La campagne se sentait des rigueurs de l'hiver, et n'offrait rien que de triste : c'est là que je fus tout entier à mes noires pensées; elles venaient en foule accabler mon âme. Vauroi, la cause, les circonstances de sa mort; madame de S.t-Hilaire, madame de Raucourt, tantôt séparément, tantôt tous ensemble, me tyrannisaient, me faisaient éprouver ce que la douleur a de plus vif pour une âme délicate.

Vauroi se présentait à mon imagination sous cent différents aspects, il me suivait par-tout, je ne voyais que lui dans les choses qui y avaient le moins de rapport, tous les objets se transformaient en lui, Mélanie était ce qui me le représentait le plus vivement; quelquefois en la considérant, mes larmes coulaient malgré moi. L'amitié qui m'unissait à son amant, m'attacha plus fortement à cette aimable fille. Je la disposai par degré à la fatale nouvelle que j'avais à lui apprendre. On me conseillait de lui faire suspecter la fidélité de Vauroi, pour lui en rendre la mort moins douloureuse; sa mémoire m'était trop précieuse, je me gardai bien de la ternir dans l'esprit de la personne, qui lui était la plus chère. Mélanie

se plaignait de temps en temps de l'absence de Vauroi, de son silence; ses plaintes me déchiraient le cœur, je n'y pouvais tenir, je me dérobais pour noyer ma douleur dans mes larmes; elles étaient un tribut que je payais chaque jour à son souvenir. Je me déterminai à lui dire que ce Vauroi dont elle se plaignait, était malade; que sa maladie dans les commencements n'avait pas paru dangereuse, mais qu'elle commençait à le devenir. Mélanie voulut voler au secours de son amant, aller lui donner des soins. Si son âme me disait-elle si tendrement, est prête à s'envoler, la mienne la retiendra. Partons, monsieur, ajouta-t-elle; c'est votre ami, c'est un homme que j'adore, qui deman-votre secours.

Je faisais mes efforts pour lui

démontrer que ce qu'elle me proposait était impossible; nos soins lui deviendront inutiles; peut-être même que notre vue lui causerait une révolution dangereuse.

Par ces raisons aussi insinuantes que spécieuses, j'éloignais le dessein de la tendre Mélanie. Madame de Lory lui dit ensuite que Vauroi était mourant; quelques jours après, qu'il était mort. Je crus que Mélanie mourrait elle-même de douleur à cette nouvelle; elle ne fit aucun effort pour en cacher toute l'étendue, tout chez elle caractérisait l'amante désespérée. Nouveau sujet de tristesse pour moi! Il semblait que tout conspirait pour augmenter l'horreur de ma situation; tous les objets qui m'entouraient et qui m'étaient chers, ne respiraient

plus que la douleur, et rendaient la mienne plus aiguë. Madame de Trémel vint nous voir dans ces tristes moments; elle savait en partie mes peines : je lui avouai tout; elle avait l'âme trop belle pour ne pas sentir combien mon sort était déplorable! Nous fûmes fort heureux d'avoir prévenu Mélanie de notre malheur commun; on vint avertir au château qu'il y avait un acte déposé chez un notaire, qui contenait les dernières volontés d'un homme qui nous fut cher : suivons - les de point en point, c'est le seul hommage que nous puissions rendre à sa mémoire.

Je me rendis à Paris, et fis ouvrir le testament de Vauroi. Il donnait à Mélanie une terre de douze mille francs de rente, qu'il avait eue de son oncle. Je me

fis donner une expédition de ce testament, et le portai à Mélanie: Si vous avez quelqu'estime, monsieur, pour la malheureuse Ménanie, me dit cette admirable fille, aidez-la à découvrir les héritiers de monsieur de Vauroi, pour leur faire la restitution d'un bien qu'elle ne doit pas accepter; rien ne me manque, poursuivit-elle, chez madame de Raucourt; il m'est glorieux de tenir d'elle, ce que je serais humiliée de devoir à un homme quelconque. — Je la connaissais assez pour savoir que j'entreprendrais en vain de combattre ses sentiments; j'en louai la délicatesse, et lui promis tout ce qu'elle voulut, sans me presser de la satisfaire. Je murmurai contre l'injustice du sort, qui laisse souvent dans l'obscurité des âmes faites pour briller dans le

plus

plus grand jour, ou plutôt contre la bizarrerie des préjugés, qui nous fait fouler aux pieds la vertu que la splendeur n'environne pas. De tous mes sujets de douleurs, l'idée de madame de Saint-Hilaire prit peu-à-peu le dessus, et entretint seule ma tristesse : j'étais impatient d'apprendre de ses nouvelles; j'envoyai à Dijon un domestique affidé; je convins avec lui qu'il me demanderait son congé, afin que madame de Raucourt ne soupçonnât rien. Je lui recommandai sur-tout un secret inviolable, et lui enjoignis de s'informer adroitement de ce que faisait madame de Saint-Hilaire, quelle vie elle menait; de me marquer jusqu'au moindre détail de ce qu'il apprendrait : je le fis partir avec ces instructions. C'était bien le moindre soulagement

que je dusse à mes peines. Pouvais-je moins faire pour un amour malheureux, que de me mettre à portée de savoir des nouvelles sûres d'un objet que je regretterais toute ma vie?

Madame de Trémel, par l'agrément de son caractère, tâchait de faire renaître la gaîté dans notre société. Madame de Raucourt, qui soupçonnait malgré elle que mon amour s'éteignait, avait peine à dissimuler sa tristesse. Je lui rendais des soins assidus ; mais ils étaient remplis de cette froideur que nous ne pouvons vaincre, quand nous avons le cœur prévenu pour un autre. Madame de Raucourt ne s'y méprit pas ; elle me devina peu-à-peu sans se plaindre ; au contraire, ses attentions en devinrent plus tendres, elle essaya de tout pour me faire

revenir à ces premiers transports qui l'avaient séduite, et qui m'avaient conduit au mariage, comme à une félicité parfaite. Je lui rendais caresses pour caresses, souvent les miennes prévenaient les siennes ; si elle se plaignait de leur froideur, c'était avec un air si touchant, que j'aurais désiré sentir pour elle ce que je sentais pour madame de Saint-Hilaire ; mais est-on maître des sentiments de son cœur ? Si madame de Raucourteût été l'objet de mes tendres sentiments, j'eusse été le plus heureux des hommes ; j'aurais oublié dans les caresses d'une épouse adorée toutes mes douleurs, au lieu que ces mêmes caresses empoisonnaient mes jours, me reprochaient à chaque instant le malheur d'une femme qui méritait à tant de titres d'être heu-

reuse. Cruelle situation ! la source de mes plaisirs étaient changée en amertume. Quel barbare génie présidait à ma destinée ! J'allais souvent à la chasse pour être plus souvent avec moi-même ; les bois ont quelque chose de triste, qui était analogue à mon état présent ; je me dérobais à tous les regards, et me livrais sans réserve à tout ce qui avait droit de déchirer mon cœur. J'avais reçu une lettre du domestique que j'avais envoyé à Dijon ; il m'écrivit que madame de S.t-Hilaire y menait une vie triste et retirée, qu'on en était tout étonné, sans en savoir la cause. Serait-elle instruite de mon mariage, me disais-je ? Aurais-je encore à me reprocher ses chagrins ? Quoi ! j'empoisonnerais tout ce qui m'environne ? tous ceux qui s'intéressent à moi au-

faient à s'en repentir ? Toutes ces réflexions m'accablèrent au point que je m'assoupis ; mon sommeil devint profond, et m'occasionna des songes affreux qui me retraçaient tous mes malheurs, et me faisaient souffrir en un temps où nos sens tranquilles nous mettent dans un état d'anéantissement. Mon sommeil qui fut long, fit croire au domestique qui m'avait accompagné, que j'étais retourné au château ; la chasse finie, il y revint, et demanda depuis quand j'étais de retour. On fut fort étonné de sa demande, personne ne m'avait vu ; on entra chez madame de Raucourt, que cette nouvelle alarma ; on envoya tous les domestiques de la maison, parcourir le bois dans lequel j'étais entré ; j'arrivai un moment après, et finis, par ma

présence, les alarmes de toute la maison. Mélanie se plaignit de l'inquiétude où j'avais mis madame de Raucourt; je courus embrasser cette tendre épouse, pour finir ses plaintes. Hélas! si ma reconnaissance donnait quelquefois plus de vivacité à mes caresses, elles mettaient pour un moment le calme dans son esprit, j'en voyais d'abord l'heureux effet sur son visage. Madame de Trémel me conseilla de retourner à Paris; la compagnie me mettait trop souvent vis-à-vis de madame de Raucourt, pour que mes sentiments lui échappassent long-temps; la ville, le tourbillon du monde, les spectacles détourneraient sa vue, et feraient que mes tourments secrets échapperaient à sa connaissance. Je promis à madame de Trémel que je suivrais ses pru-

dents avis ; je la priai de me les continuer. Mon malheur serait à son comble, lui disais-je, si madame de Raucourt perçait les replis de mon cœur ; elle n'y verrait que de la reconnaissance, et des regrets de ne pouvoir faire son bonheur par un retour qu'elle méritait plus qu'aucune autre femmme, et que je lui avais voué si solemnellement. Pour la remercier du soin qu'elle prenait de la tranquillité de son amie, je la conjurai de ne pas me perdre de vue, et de me guider dans la pénible carrière que je courais. Madame de Raucourt entra au moment que je lui baisais la main : madame de Trémel, en femme sûre d'elle-même, et peu faite pour être soupçonnée, tourna la chose en plaisanterie ; madame de Raucourt me badina de mon

air triste, dans un tête-à-tête avec une jolie femme. Je lui répondis sur le même ton, que c'étaient les rigueurs que j'avais essuyées qui en étaient la cause ; mais que, pour en perdre le souvenir, il fallait retourner à Paris, y chercher ma consolation, et ne pas abuser plus long-temps de la complaisance de madame de Trémel. Madame de Raucourt consentit aisément à notre retour, et nous apprit la résolution que Mélanie avait prise de se faire religeuse, et qu'elle lui avait demandé son consentement en conséquence. L'avis de madame de Trémel fut de ne pas s'opposer à la vocation de Mélanie, mais que les circonstances où elle se trouvait, devaient lui faire retarder l'instant de ce sacrifice ; qu'il était à craindre que ce ne fût

plutôt un hommage qu'elle voulait rendre à la mort de son amant, qu'une véritable envie d'entrer dans la retraite pour y travailler à son salut. Il y eût eu du danger, en effet, à la laisser exécuter son projet, dans ces premiers mouvements où la douleur ne lui permettait pas d'agir avec toute la réflexion qu'exige une semblable démarche.

J'étais de retour de la campagne depuis deux à trois jours, quand je reçus une visite à laquelle je ne m'attendais pas. On m'annonça M. de T....., père de Vauroi; sa vue, ses larmes firent de nouveau couler les miennes, et réveillèrent toute ma douleur; je pleurai avec ce tendre père, un homme qui nous était si cher: il était venu à Paris pour s'informer de la mort de son

fils, il s'était présenté chez moi à cet effet pendant mon absence, pour me demander les circonstances de ce funeste accident. Je lui appris que son fils avait été tué dans un combat particulier. M. de T...... me demanda avec qui il s'était battu. Je lui répondis, en rougissant, qu'on avait eu grand soin de cacher le nom de son adversaire, crainte des suites; il me demanda encore si je connaissais la demoiselle à laquelle Vauroi avait donné la terre dont il avait hérité de son oncle, qu'il désirait la connaître, non pour lui contester le don que lui avait fait son fils, ses dernières volontés étant trop chères pour les combattre. Je m'engageai de la lui faire voir, et le priai à dîner. Pour le résoudre à l'accepter, je lui promis d'y inviter la demoi-

selle qu'il avait envie de connaître. Je pressai M. de T...... de venir prendre un logement chez moi, et de regarder ma maison comme la sienne. L'étroite amitié qui ma toujours uni avec Vauroi, lui dis-je, doit vous faire agir avec moi, comme vous auriez agi avec lui. M. de T...... accepta mes offres, et sortit pour faire apporter ses malles. Je profitai de ce temps pour prévenir madame de Raucourt et Mélanie. Je serais bien-aise, dit cette aimable fille, de voir le père d'un homme que j'ai tant aimé; je pourrais suivre mon penchant, en lui remettant ce que je tiens du trop généreux Vauroi, m'étant permis après cela de suivre mon projet: Est-ce que vous penseriez toujours à vous faire religieuse, lui dis-je? Quoi! vous voudriez nous

quitter ? Cela ne serait pas reconnaissant. Madame de Raucourt a des droits sur vous que vous ne pouvez lui disputer sans ingratitude. Je ne ferai rien, me répondit Mélanie, sans le consentement de madame de Raucourt ; la reconnaissance, monsieur, ajouta-t-elle, ne pèse pas à mon cœur ; je connais toute celle que je lui dois, rien au monde ne m'y fera manquer. J'entendis le bruit d'un carrosse qui entrait dans la cour ; c'était M. de T...... qui venait prendre possession de l'appartement que je lui avais offert ; je quittai Mélanie pour aller le recevoir. Après l'avoir installé, je le conduisis chez madame de Raucourt, chez qui se trouva Mélanie ; je le présentai à ces dames ; la conversation tomba naturellement sur Vauroi ; les yeux

de Mélanie se mouillèrent à un nom si cher à son cœur ; M. de T......, qui s'en aperçut, la remercia de cette sensibilité. Si la mort ne me l'eût ravi ce fils que j'aimais plus que moi-même, continua M. de T......, il projetait de se marier ; son choix, sans doute, eût été digne de lui : j'espérais qu'il aurait couru une carrière honorable, si le destin ne l'eût arrêté à la moitié. On vint nous avertir qu'on avait servi ; je prévins M. de T...... qu'on n'avait arrêté personne à souper, afin qu'il fût plus libre, et que notre conversation ne fût pas gênée. Pendant le diner, il jeta souvent les yeux sur Mélanie, quelquefois il les y fixait ; puis revenant tout-à-conp à son fils, son nom se trouvait dans tout ce qu'il nous disait ; Mélanie fixait

aussi M. de T......, elle cherchait dans les traits du père l'image du fils; elle y trouvait beaucoup de ressemblance, et cette ressemblance la plongeait dans la plus grande mélancolie. M. de T....., qui ne s'apercevait pas d'une tristesse qui l'eût sans doute éclairé, me reprocha que je lui avais manqué de parole; je l'assurai que dans quelques moments je la dégagerais en la remplissant exactement. Je crus ne devoir prudemment lui éclaircir ce qu'il me demandait, qu'en l'absence de Mélanie; au moment que nous fûmes seuls, je lui dis que la demoiselle qui avait diné avec nous, était celle qui avait été l'objet des vœux, de la tendresse de Vauroi et de sa libéralité. Je ne suis plus étonné de l'amour de mon fils, s'écria M. de T......! Que de

décence avec une jolie figure ! quel maintien ! Non, la sagesse personnifiée n'en aurait pas un plus modeste. La mort aurait-elle avancé ce jour que je désirais tant ? Elle serait à présent ma consolation, elle me tiendrait lieu d'un fils que je regrette ; peut-être qu'une heureuse grossesse diminuerait encore mes douleurs ; car je vous l'avouerai, continua M. de T....., le défaut d'héritier augmente encore la perte que j'ai faite. Je lui répondis qu'il lui était facile de remédier à ce dernier article ; qu'avec un nom et une fortune aussi considérable que la sienne, il lui serait aisé de trouver une femme qui se ferait un honneur de lui donner des héritiers ; de plus, qu'il était d'un mérite à faire le bonheur de celle qu'il aurait choisie : Ce n'est pas l'âme

remplie d'amertume, répliqua M. de T......, que je ferai le projet d'un nouveau mariage, il faut le former sous de meilleurs auspices. O mon fils ! mon cher fils ! s'écria douloureusement, M. de T...... ; cher et unique objet dont les vertus remplissaient mes plus douces espérances, et flattaient mon ambition ! Que la mort va rendre ma vieillesse languissante et douloureuse ! ô mon fils ! Après ces mots, accablé de tristesse, cet infortuné père sembla succomber sous le poids de ses afflictions. Je lui exagérai la cause de sa juste douleur, afin de l'alléger. Je lui conseillai de lui donner un libre cours, et lorsqu'elle serait un peu diminuée, de l'éteindre tout-à-fait dans les bras d'une femme chérie qui le dédommagerait de la perte qu'il avait faite. Ah !

monsieur, reprit M. de T....., qui me rendra mon cher Vauroi? Le souvenir de ce fils si justement regretté, ne me quittera jamais; il me restera toujours une idée triste de sa mémoire, qui remplira toutes mes pensées : Attendons, lui dis-je, notre consolation et votre bonheur. Plus ce temps nous éloigne de l'instant qui a fait couler nos pleurs, plus par un heureux effet de la providence, notre douleur vieillit, et peu-à-peu ne devient qu'une légère idée qui se présente rarement à notre mémoire.

Toutes ces conversations où Vauroi avait été rappelé, la douleur de son père, la mienne propre, tout avait répandu dans mon âme un fonds de mélancolie qui me rendait à charge à mes entours. Heureusement que madame de Trémel vint à mon se-

cours ; elle me fit faire un retour sur moi-même, qui maintint la tranquillité de madame de Raucourt ; cette épouse infortunée connaissait assez le cœur humain, pour savoir jusqu'où peut s'étendre la douleur, et que plus un cœur tendre est blessé par un objet auquel il est attaché, plus l'autre objet qui l'affecte lui devient cher, il semble réunir toutes ses affections. — Je continuais à cette trop tendre épouse les mêmes attentions, et n'en négligeais aucune ; tout ce qui était en mon pouvoir, je le faisais ; mais à travers tout cela perçait une froideur que je tâchais de surmonter ; la moindre réflexion que madame de Raucourt eût faite, lui eût découvert mon secret d'autant plus facilement, qu'elle savait jusqu'à quel point j'avais aimé. Je

croyais bonnement que ces réflexions ne s'étaient pas encore présentées à son esprit; je faisais sans cesse mes efforts pour les éloigner. Hélas! je ne pus longtemps être assez maître de moi, pour croire que mes sentiments eussent échappé à sa pénétration. Je reçus une lettre du domestique que je tenais à Dijon; elle me fit une si forte impression, qu'elle rompit mes sages projets, et découvrit à madame de Raucourt tous les secrets de mon cœur. Il me marquait par cette lettre, que monsieur de Saint-Hilaire était mort en peu de jours d'une goutte remontée : cette nouvelle me fit sentir plus vivement tout ce que j'avis perdu en épousant madame de Lory. Madame de Saint-Hilaire était devenue libre, c'était l'heureuse

époque où elle aurait pu remplir mes espérances, si je n'y avais mis moi-même un obstacle insurmontable; j'avais à me reprocher mon malheur, et ce reproche que je me faisais, répandait un froid plus grand dans toutes mes actions. Mon humeur devint plus triste, c'était la nuit sur-tout que je me livrais au chagrin qui m'absorbait; je me reprochais les peines auxquelles j'exposais madame de Raucourt; je ne me dissimulais plus qu'elle pouvait s'apercevoir que mon amour pour elle était éteint; j'étais tyrannisé par mille réflexions, toutes plus belles les unes que les autres; j'eus recours au portrait de madame de Saint-Hilaire, pour chasser cette humeur sombre que je traînais à ma suite; je le baisai cent et cent fois; il accrut mes

regrets en m'offrant l'image de ce que j'avais perdu. Je sortis de grand matin, et j'oubliai le portrait sur mon chevet ; madame de Raucourt entra chez moi pendant mon absence, pour me parler d'une affaire importante, le trouva et ne manqua pas de l'ouvrir ; mais elle eut grand soin de le remettre de façon que je ne m'aperçusse pas qu'on l'eût touché. Que dire à cette funeste vue ! Ses soupçons se confirmèrent, et bientôt une cruelle certitude me démontra le principe de ma froideur et de ma mélancolie. Quand je rentrai, je frissonnai de mon imprudence ; je crus, en trouvant ce portrait à la même place, qu'on n'y avait pas touché. Madame de Raucourt, toujours la même, confirma mon erreur ; elle était toujours une tendre épouse qui ca-

chait au plus profond de son cœur la mortelle blessure que cette découverte lui avait faite. Si je répondais à ses caresses, la sérénité cependant n'en était plus le fruit, l'aimable gaîté ne s'imprimait plus sur son visage; une noire mélancolie ne la quittait pas. Je lui demandai tendrement d'où lui venait cette tristesse qui la consumait peu-à-peu; des larmes qui lui échappaient, étaient sa réponse; je n'osais insister : voilà comme nos jours coulaient dans la douleur, sans que je crusse avoir tout à me reprocher.

D'un autre côté, plus M. de T...... voyait la belle Mélanie, plus les conseils que je lui avais donnés de se remarier prenaient de force; les grâces de cette aimable fille avaient fait impression sur le vieillard : ce fut elle qu'il choi-

sit pour lui donner des héritiers.
M. de T...... avait une figure noble, et tout l'usage d'un homme de cour; il tâcha par de petits soins, par des louanges fines, de se ménager son esprit : il n'en voulait pas à son cœur; il regardait la chose comme impossible, et ses vues n'allèrent pas jusques-là. M. de T. . . . . . me fit part de ses projets, et me pria de pressentir Mélanie sur ce mariage, sans trop avancer, pour savoir si elle n'y répugnerait pas, Je me chargeai de cette commission. Je montai chez Mélanie pour lui en parler : en passant devant l'appartement de madame de Raucourt, dont la porte n'était qu'à demi-fermée, j'entendis soupirer; je m'arrêtai pour savoir d'où venait ce soupir; je poussai un peu la porte; je reconnus d'abord la voix de madame de Raucourt,

sans pouvoir distinguer ce qu'elle disait. La curiosité me fit approcher : je me mis de façon que rien ne pût m'échapper; je prêtai l'oreille, et j'entendis madame de Raucourt qui disait à Mélanie : Vous pleurez tous les jours, ma chère Mélanie, un amant qui vous fut bien cher; vous croyez que vos maux sont infinis, que vous éprouvez tout ce qu'il y a de malheureux; je veux vous conter mes peines : c'est dans votre cœur sensible à la douleur, que je veux verser celles que je ressens; vos malheurs vous rendront plus compatissante, et vous verrez que j'ai plus à me plaindre que vous des rigueurs du sort. Je m'approchai encore de plus près, pour ne rien perdre de ce qu'elle allait dire. Je ne vous parlerai point

point de mon enfance, continua madame de Raucourt; elle n'a été ni heureuse ni malheureuse; je veux vous entretenir de ces moments où la destinée nous conduit par la main, sans que nous puissions lui résister.

Quand je connus M. de Raucourt, j'étais veuve : une fortune considérable me mettait à même de satisfaire mes fantaisies; une société agréable et les spectacles occupaient tous mes loisirs. Je jouissais de tout l'univers; chaque objet m'affectait assez, pour me tirer de l'état d'assoupissement qu'on reproche aux indifférents; je sentais que j'avais l'âme sensible, mon cœur n'en avait encore fait aucune épreuve; je connus M. de Raucourt, et je sentis ces premiers mouvements qui annoncent l'amour......— J'entendis quel-

qu'un qui montait, et je me retirai, crainte d'être surpris. Un moment après, je revins occuper ma place, et j'entendis madame de Raucourt qui continuait ainsi :

Je crus m'être guérie pour toujours ; on avait réussi à me faire mésestimer le Chevalier, et le mépris avait éteint tous mes sentiments pour lui ; mais il se lava de ces imputations, et mon amour se réveilla avec son innocence : je l'aimais en secret, sans espérance de retour ; je lui cachais même avec soin mes véritables sentiments ; l'amitié me prêtait son nom, quand je pouvais lui être de quelqu'utilité. Je crus enfin être heureuse. Monsieur de Raucourt me dit qu'il m'aimait, il me le jura : on croit facilement ce qu'on désire. J'en crus ses transports, je les pris pour de l'amour ; l'hymen

me parut un bonheur assuré.

Monsieur de Raucourt n'était pas riche, ma générosité pouvait se signaler, en lui faisant partager ma fortune. Que de motifs pour me faire proposer un mariage qui fut accepté avec tout l'empressement d'un homme vraiment amoureux ! L'amour, le tendre amour, me conduisit à l'autel y recevoir des serments que j'espérais ne voir jamais enfreindre. Hélas ! j'en jugeais par les miens ; monsieur de Raucourt me combla des caresses les plus tendres ; je crus que c'était l'amour qui me les prodiguait. Douce erreur qui me procura les plus grands plaisirs ! Jusqu'à présent, continua madame de Raucourt, vous n'avez pas à me plaindre, ma chère Mélanie ; mais ouvrez votre cœur à la pitié ; voici l'instant de mes

peines ; je n'ai plus rien que de triste à vous raconter, c'est un cœur déchiré par la douleur la plus aiguë, que je vais vous ouvrir : écoutez patiemment.

Peu-à-peu monsieur de Raucourt, qui sûrement s'était trompé sur ses véritables sentiments, s'aperçut de son erreur ; il en gémit, j'en suis sûre ; je connais toute sa délicatesse : s'il n'avait pas cru m'aimer, un fatal hymen ne nous unirait pas ; il croyait faire mon bonheur en faisant le sien : si son cœur fût resté le même ; si cette même tendresse qui forma notre lien subsistait encore, je serais la plus heureuse des femmes ; mais un retour que je ne conçois pas, l'a ramené à ses premières inclinations. Madame de S.t-Hilaire reprend son empire sur un cœur pour la conservation duquel

j'ai tout employé : il le sait ; c'est ce cœur que j'ambitionnais, c'est sa possession qui faisait ma félicité ; ma rivale absente triomphe de mes plus tendres soins, et m'enlève la source de tous mes plaisirs. Mon amour, plus vif encore, me rend monsieur de Raucourt toujours plus cher : je le vois, sûrement il ne croit pas mes peines si cuisantes, elles empoisonneraient ses jours ; il tâche d'adoucir ma situation par mille égards ; mais je n'y retrouve plus mon amant : il vit, et je l'ai perdu pour jamais ! J'ai vu le portrait de ma rivale : cette cruelle vue a tourné, changé tous mes soupçons en certitude. C'en est fait, le cœur de M.r de Raucourt m'est ravi sans aucune espérance de retour ! Quel present ! quel avenir ! ma chère Mélanie ; mon cœur déchiré.....

Je n'eus pas la force d'en en-

tendre davantage ; je me retirai, effrayé de ce que je venais d'apprendre ; il ne manquait plus rien à mon infortune. Grâces au ciel, je n'avais plus rien à redouter, tous mes entours pouvaient me reprocher leurs peines; Mélanie pouvait m'imputer la mort de son amant, madame de Raucourt devait me regarder comme un monstre né pour son tourment. Grand Dieu! de quel crime me suis-je rendu coupable, pour apesantir si fortement ta main sur moi? J'étais parjure, j'avais été perfide sans m'en apercevoir ; une cause supérieure que j'ignorais avait dicté mes serments ; mon cœur les remplissait avec plaisir. Quand l'amour me l'a rédemandé ce cœur avec tant de force, avec tant d'empire, ai-je pu résister à ses impulsions? ai-je pu me défendre de leur atteinte? J'ai vu un ins-

tant l'abîme sans pouvoir l'éviter; je ne savais quel parti prendre. Je n'osais plus me trouver avec madame de Raucourt; ses regards m'auraient reproché trop vivement son tourment; je voulais fuir, et me soustraire de la société. Je me rendis chez madame de Trémel, pour trouver dans sa prudence une conduite qui dissipât les frayeurs de madame de Raucourt; je lui racontai tout ce que le hasard m'avait fait entendre, que madame de Raucourt avait trouvé le portrait de madame de Saint-Hilaire, que j'avais laissé imprudemment sur le chevet de mon lit. Madame de Trémel fut effrayée de ce que je lui apprenais; elle connaissait parfaitement le caractère de madame de Raucourt; elle vit d'un coup-d'œil les suites funestes de la

découverte qu'avait faite son amie. Il n'y aurait que le plus tendre retour, et le plus sincère, me dit madame de Trémel, qui pût tranquilliser et guérir madame de Raucourt. L'amour vient de lui plonger le poignard dans le sein; le seul amour peut l'en retirer. Ne croyez pas, continua madame de Trémel, qu'elle change de conduite à votre égard; il ne lui échappera pas le plus léger reproche : au contraire, vous la verrez plus tendre, plus empressée; elle emploiera tout pour ramener un cœur dont la possession est tout son bien. Si elle n'y réussit pas, je crains, je tremble que la mort..... Arrêtez, madame, m'écriai-je! que me faites-vous envisager? Vous me déchirez.....! De grâce, ménagez-moi un peu, je ne peux suffire à tant de maux! Madame

de Raucourt mourante!.... Ah! que la mort termine mes jours malheureux! qu'elle anéantisse jusqu'à mon souvenir! Dieu! quel prix pour son amour! des peines, des larmes continuelles!.... Les frayeurs de la mort !.... Un tombeau!.... Ah! madame, je frissonne à ce terrible spectacle, écartons-en les funestes présages; aidez-moi. . . . Que la reconnaissance, toujours plus vive, fasse germer en mon âme des sentiments toujours capables de rétablir le calme dans la sienne; que, plus heureux encore, ils y fassent succéder la joie et les plaisirs. Vantez-lui mon amour pour elle; exagérez-lui mes complaisances. Si elle se plaint de mes froideurs, imputez-les à mon tempérament, et non pas à mon cœur; servez-vous de tout pour

faire renaître la tranquillité ; persuadez son esprit pour guérir son cœur.

L'espérance que madame de Trémel réussirait, ranima un peu mon courage, et soulagea ma douleur. Je revins chez moi, où je trouvai monsieur de T...., qui m'attendait avec impatience, pour savoir ce qu'il devait espérer. Je lui dis que je n'avais pu joindre Mélanie, mais que je me flattais sous peu de jours, de trouver le moment favorable à ses intentions. Je vis en effet Mélanie ; je lui proposai un établissement avantageux, sans cependant lui nommer la personne. Elle rejeta bien loin tout ce qui avait rapport au mariage, et elle me dit que l'obscurité de son origine lui interdisait cette espèce d'établissement. Je lui représentai amica-

lement que si Vauroi eût vécu, elle serait devenue sa femme, et lui demandai d'où lui venait cette répugnance pour un état qui pourlors aurait fait son bonheur. Je n'ai jamais élevé mes vues, me répondit Mélanie, jusqu'à prétendre à l'alliance de monsieur de Vauroi : cependant s'il eût osé m'offrir son hommage sur tout autre ton, je m'en serais offensée ; ceci vous paraît inconséquent et bizarre : je vais tâcher de m'expliquer.

Plus séduite, continua Mélanie, par l'estime dont l'offre de sa main était une preuve, que par tout l'éclat de sa fortune, de son mérite et de son amour, je ne pus résister au penchant qui m'entraînait vers lui ; je n'eus pas honte de lui en faire l'aveu, la pureté de ses sentiments rassu-

rait ma vertu : je me faisais un bonheur du présent, sans trop envisager l'avenir ; quelquefois je me plaisais à croire que le temps me pourrait procurer, sur ma naissance, quelques heureuses découvertes qui me rapprocheraient de monsieur de Vauroi ; mais que, sans cet événement (illusion à laquelle je n'osais me livrer long-temps,) je ne serais jamais sa femme ; ma fierté se refusait à l'idée d'être sa maîtresse : cependant je l'aimais, je ne lui en avais pas fait mystère. Quels étaient donc mes sentiments et mes projets ? Je vous l'ai déjà dit, de l'aimer pour le seul plaisir de l'aimer, et d'attendre dans cette inquiétude que me faisaient éprouver la respectueuse réserve de mon amant, et la pureté de mon âme, ou l'éclaircissement de mes doutes sur mon

origine, pour voler dans ses bras, ou son inconstance pour me jeter dans la retraite, ou le moment qu'il s'oublierait, jusqu'à vouloir me mener à l'autel pour lui faire ouvrir les yeux sur son égarement; mais je ne pouvais me résoudre à l'affliger d'avance ; j'attendais tout du temps et des événements. Hélas! le seul que je n'avais pas prévu, sera pour moi une source intarissable de larmes ; aussi persisterai-je inviolablement dans le dessein de les aller ensevelir à jamais. Mais, ma chère Mélanie, repris-je, est-ce que vous ne trouvez pas de milieu entre le mariage et la vie religieuse ? Ne pourriez-vous pas avec la fortune dont il vous est libre de jouir, passer une vie tranquille, sans vous assujétir au joug du sacrement, ou sans sacrifier votre

liberté par des vœux dont on se repent assez souvent? Cette oisiveté à laquelle est condamnée une religieuse, la conduit ordinairement à l'ennui, au dégoût, au repentir; du repentir au désespoir: voilà des gradations qu'elle éprouve, et qui lui font passer des jours malheureux.

Mon amitié, continuai-je, vous détaille les dangers que vous courez. Ce n'est pas tout, je sais combien madame de Raucourt vous aime; elle vous regarde comme son enfant, et si vous la quittez, cette séparation lui sera douloureuse. Croyez-moi, laissez mûrir ce que vous appelez votre vocation; si elle est l'ouvrage du Ciel, le temps ne fera que la cimenter, et la rendre plus ferme; si au contraire c'est une simple fantaisie, elle s'évaporera d'elle-

même, et vous vous saurez bon gré d'avoir temporisé. Enfin, que voulez-vous que je réponde touchant le mariage que je suis chargé de vous proposer ? Que je ne puis accepter l'honneur qu'on me fait, reprit Mélanie ; cet engagement me fait frissonner : de grâce, rompez net, et ne donnez aucune espérance. Je devinai aisément d'où lui venait cette répugnance ; je vis, par-là, combien elle avait été frappée de la peinture que M. de Raucourt lui avait faite de ses peines. Je racontai à M. de T. . . . . . l'inutilité de ma tentative, dans laquelle je ne l'avais nullement compromis, et que sans doute Vauroi avait usé toute la sensibilité de cette aimable fille puisqu'elle avait résisté à tous les avantages que je lui avais laissé entrevoir. Le refus de Mélanie ne

rebuta pas M. de T......, cette difficulté augmenta son envie de l'épouser; il n'était pas amoureux, il n'en jouait pas le personnage ridicule dans un homme sexagénaire; il fit décemment tout ce qu'il faut pour plaire; il augmenta ses attentions, il fut galant, sans qu'on pût deviner son motif. Toutes ces marques d'amitié donnèrent à Mélanie beaucoup de confiance en M. de T. . . . . . ., et l'engagèrent à exécuter son projet. Elle alla trouver ce vieillard, et lui dit que l'amour qu'avait eu pour elle Vauroi, lui donnait des droits à son amitié, et qu'elle venait l'implorer. De grâce, monsieur, lui dit-elle, recevez cette même terre que m'a donnée monsieur votre fils; c'est un bien qui ne peut m'appartenir. Feriez-vous assez peu de cas de la mémoire de mon fils, lui

répondit M. de T. . . . . . ; me mépriseriez - vous assez moi-même, pour dédaigner un don de lui, que je confirme de tous mon cœur ? Je me mépriserais bien plus, reprit Mélanie, si j'étais capable de penser ainsi; je vais vous montrer mon âme toute entière, et vous donner la plus grande preuve que vous puissiez recevoir de mon tendre souvenir pour la mémoire de M. votre fils, et de mon attachement; je dis plus, de mon respect pour vous.

Je suis déterminée à me faire religieuse; j'ai trop éprouvé les bontés généreuses de madame de Raucourt, pour n'être pas assurée qu'elle y joigne celle de payer ma dot. Eh bien ! Monsieur, jugez à présent si je vous méprise; c'est à vous à qui je veux en avoir l'obligation. M.

de T. . . . . . était tout étonné de ce que lui disait Mélanie ; il la remercia de la préférence qu'elle lui donnait; il fit cependant tout ce qu'il put pour la faire changer de résolution, et ne put rien obtenir.

A peine Mélanie fut-elle retirée, que M. de T...... vint me trouver pour me raconter les merveilles qu'il venait d'entendre ; il était transporté d'admiration : Quel ouvrage ! quelle vertu ! disait-il. A dix-huit ans, mépriser une fortune et les plaisirs du monde, et s'en séparer pour toujours ! Ces efforts paraissaient à M. deT..... au-dessus de tout éloge. S'il m'était permis de faire voir toute l'étendue d'un tel sacrifice, et de la dépouiller du préjugé qui nous le fait regarder avec un œil de dévotion . . . . . ; mais ce n'est pas à un profane à parler d'un état

que la religion sanctifie ; de grands saints l'ont formé cet état, plusieurs grands hommes l'ont condamné. Les premiers, pleins de vertus, il est vrai, macéraient leur chair, se disciplinaient, se refusaient les besoins de la vie. Squelettes vivants, du fond de leur solitude, ils invitaient leurs compatriotes à la pénitence : les derniers, aussi vertueux que les premiers, bons pères, bons citoyens, charitables envers leurs semblables, buvaient, mangeaient et donnaient à leur corps les sécours qu'exige la nature ; ils ignoraient la haire et le cilice, et savaient pardonner les offenses.

Mélanie se confirmait dans l'envie de se faire religieuse, en remplissant exactement tous les devoirs du christianisme ; elle assistait régulièrement aux offices ;

l'hôtel était peu éloigné de l'église, et Mélanie y allait à pied, suivie d'un laquais. Un soir qu'elle revenait du salut, à l'entrée de la nuit, son domestique ayant été gagné, elle fut enlevée à ma porte, et contrainte par quatre hommes de monter dans un carrosse, qui s'éloigna avec la première vitesse. Je volai chez M. le lieutenant de police, pour me plaindre de la violence faite à Mélanie ; il me promit de tout employer pour savoir qui avait fait cet enlèvement; et où on avait conduit la personne enlevée. J'avais envoyé tous mes gens à droite, à gauche, pour s'informer. M. de T . . . . ., de son côté, fit les plus exactes recherches ; nous passâmes plusieurs jours, sans avoir le moindre éclaircissement; j'étais retourné à la police, qui avait fait faire des per-

quisitions dans tout Paris, sans découvrir le plus léger indice de ce que nous cherchions. Madame de Raucourt était désolée de l'inutilité de nos recherches ; elle était tendrement attachée à cette aimable fille : sa figure, son caractère, les soins qu'elle avait apportés à profiter de l'éducation qu'on lui avait donnée, la rendait très-intéressante et digne de nos regrets. Je payai deux hommes intelligents, pour visiter exactement tous les environs de Paris, avec ordre de s'informer de toutes les femmes qui les habitaient, depuis quand, et avec qui elles vivaient : ces hommes ne découvrirent rien qui eût rapport à ce que nous désirions ; nous nous résignâmes à la providence, et nous nous reposâmes sur elle du soin de nous rendre Mélanie.

A force de réfléchir sur les circonstances de cet enlèvement, madame de Raucourt nous fit part de la surprise que lui causait le silence du domestique qui accompagnait Mélanie, dans une occasion où il était si naturel qu'il criât au secours. Je le fis venir, et je l'interrogeai sur ce qu'il avait été si tranquille au moment qu'on enlevait sa maîtresse. Il fut embarrassé à me répondre ; je saisis ce moment, et, sans lui donner celui de se remettre, je le pressai si fort, qu'il m'avoua qu'on l'avait séduit pour ne rien dire. Je le questionnai beaucoup sur le nom, la qualité et la demeure de celui qui avait fait enlever Mélanie; il avait seulement eu affaire à son valet-de-chambre, et je n'en tirai pas grand éclaircissement. Je lui promis sa

grâce ; à condition qu'il nous déterrerait sa maîtresse : après bien des recherches, il rencontra ce même valet-de-chambre qui l'avait payé pour qu'il se tût ; il le suivit de loin : aussitôt qu'il l'eut vu entrer dans une maison, il s'informa auprès du portier qui il était, et à qui il appartenait. Il nous rapporta que c'était le valet-de-chambre de monsieur de K....., fermier-général. J'agis en conséquence de cette découverte ; j'envoyai à sa maison savoir s'il y était : on fit réponse qu'il était à une terre à dix lieues de Paris, depuis cinq à six jours. Je voulus faire arrêter le valet-de-chambre ; mais je ne pus le retrouver. Ce temps de l'absence du Fermier se rapportait précisément avec celui où Mélanie avait été enlevée; j'allai moi-même,

suivi de deux domestiques et de mon valet-de-chambre, bien armés, reconnaître les lieux. Pour le faire avec plus de succès, je m'arrêtai chez monsieur de S......, parent de madame de Raucourt, dont la terre était voisine de celle du fermier ; je découvris à ce parent le motif de mon voyage et les raisons que j'avais de soupçonner Mélanie dans cet endroit. Monsieur de S.... était un homme de probité reconnue. Bouillant de colère à mon récit, il s'offrit à venger l'affront fait à sa parente, dans la personne de Mélanie. Il me dit qu'il avait diné depuis quelques jours chez ce fermier, et qu'il n'y avait vu personne qui désignât ce que nous cherchions ; puis, après avoir un peu rêvé, il ajouta : A l'extrémité du parc immense qui joint à la maison

du fermier, il y a un pavillon qui est bien le plus joli petit endroit qu'on puisse voir, et bien fait pour receler Mélanie. Il me vient une idée, me dit-il, c'est par ruse et non par force qu'il faut l'en arracher.

Si elle est enfermée dans ce pavillon, j'en connais les êtres, nous pourrons le visiter sans coup férir. Nous prîmes avec nous huit hommes bien armés; nous nous munîmes de deux lanternes sourdes et de deux échelles; nous escaladâmes les murs du parc à deux heures après minuit. Je fis rester deux hommes de notre troupe, pour garder les échelles; je suivis, avec les six autres, M.r de S. . . . qui nous conduisit sans bruit jusqu'au pavillon. Je mis deux autres hommes un peu éloignés du côté de la maison, pour

faire sentinelle, et pour nous avertir si quelqu'un survenait. Après les mesures prises pour notre sûreté, monsieur de S.... frappa à une fenêtre ; une femme à demi-éveillée, cria qu'elle allait ouvrir. Cette femme fut fort étonnée de ne pas reconnaître son maître; je lui mis le pistolet sur la gorge, avec menace de lui brûler la cervelle, si elle faisait le moindre bruit. Deux de nos hommes s'emparèrent de la porte du pavillon; M.r de S.... et moi, avec les deux hommes qui nous restaient, nous suivîmes cette femme, qui, toute tremblante, nous conduisit à la chambre qu'occupait Mélanie. Qu'elle fut agréablement surprise de nous voir! Elle se dépêcha de s'habiller pour profiter d'un moment si favorable pour sa liberté. Aussitôt que Mé-

lanie fut en état de sortir, nous rejoignîmes nos échelles sans bruit, et nous emmenâmes la femme en question et un vieux domestique qui s'était relevé. Je les fis passer de l'autre côté du mur, avec les précautions nécessaires, pour qu'ils ne s'échappassent pas, et qu'ils ne fissent aucun bruit. Nous montâmes à notre tour, et nous joignîmes notre voiture, à laquelle nous fîmes doubler le pas, pour nous rendre au château de M.r de S..... Nous y arrivâmes, après bien des détours, sans le moindre accident. Ce fut là que Mélanie, un peu plus rendue à elle-même, nous fit ses remercîments de l'avoir délivrée de sa captivité. Sa reconnaissance lui fit dire les plus jolies choses du monde; enfin, soit pour rassurer madame de Raucourt, dont l'inquiétude augmentait à

chaque moment, soit pour nous mettre à l'abri des recherches que pourrait tenter le fermier, je me hâtai de gagner Paris. Je pris deux des gens de M.r de S . . . . . pendant la route. Je remis entre les bras de madame de Raucourt, sa chère Mélanie; par leurs embrassements mutuels, elles se témoignèrent le plaisir de se revoir. Madame de Raucourt était impatiente de savoir les circonstances et les suites de cet enlèvement. Mélanie était empressée de tout raconter. Madame de Raucourt, sacrifia sa curiosité au besoin que nous avions de repos, et le récit de Mélanie fut remis après souper.

Madame de Raucourt envoya dire à madame de Trémel le retour de Mélanie, et la fit prier à souper, pour entendre ce qui était arrivé à cette aimable fille,

depuis le moment fatal qui nous en avait privés. Madame de Trémel vint, madame de T. . . . ., madame de Raucourt et moi, prêtâmes attention à Mélanie, qui nous dit ce qui suit :

« Je revenais du salut, comme vous le savez, suivie de mon laquais, lorsque quatre hommes me portèrent, malgré moi, dans un carrosse; un de ces malheureux me mit un mouchoir sur la bouche, pour m'empêcher de crier; deux autres montèrent avec moi dans la voiture, où il y avait une femme d'environ quarante - cinq à cinquante ans, qui me secourut dans l'évanouissement que j'eus à ce terrible moment. La voiture allait très-vîte, et la nuit, qui devint obscure, m'empêcha de voir où l'on me conduisait. Je demandai à cette femme où l'on me menait,

et pourquoi on usait de violence à mon égard. Elle me répondit avec un air de considération, que j'allais jouir d'un sort brillant ; que mille gens seraient employés à prévenir mes désirs, et qu'une aussi jolie personne que moi méritait bien tout ce qu'on allait faire pour mon bonheur. Je jugeai, par ce discours, que cette femme était destinée à servir d'interprète aux desseins de mon ravisseur ; je ne dis plus mot, et me renfermai en moi-même, pour réfléchir sur ce que je devais faire dans cette conjoncture. Il y avait déjà long-temps que la voiture roulait, lorsqu'elle s'arrêta : j'entendis qu'on changeait de chevaux ; ensuite nous continuâmes notre route avec plus de vîtesse encore. Nous arrivâmes enfin ; l'on me fit descendre à la porte

d'un parc, dans lequel j'entrai, et on me mena dans une petite maison qui est au milieu de ce parc; l'accablement où j'étais ne m'empêcha pas d'apercevoir que j'étais environnée de bois, éloignée de tout secours; tout m'annonçait une captivité, sans que j'aperçusse rien qui pût ou la faire finir, ou en diminuer l'horreur et les dangers; mon imagination avide me présentait mille idées, dont la moins effrayante me faisait trembler.

» Dans cette espèce d'anéantissement, je ne fis attention ni à l'élégance de l'appartement, ni à la richesse des meubles; enfin, assise sur un fauteuil, presque sans sentiment, je n'éprouvais qu'une sensation vague, je n'occupais qu'un petit espace, cachée avec soin à toute la terre. Je n'o-

sais espérer en vos bontés, toute la nature me manquait, l'univers me paraissait détruit, et mon imagination errait dans ce vuide immense. J'entendis deux flûtes qui jouaient plusieurs morceaux de l'enlèvement de Proserpine : cette musique touchante passa jusques dans mon âme, y fixa mon sentiment, et me fit verser des larmes. On vint me servir à souper ; je ne mangeai rien du tout. Quelque temps après, une femme m'apporta une corbeille d'ajustement pour la nuit ; je refusai de m'en servir ; je questionnai cette femme sur la qualité et le nom du maître de cette maison ; elle fut sourde et muette à toutes mes questions. Je la pressai de répondre à ce que je lui demandais, en l'assurant qu'elle pouvait compter sur ma générosité ; elle était

si bien payée pour se taire, que je ne pus rien tirer d'elle. Je la remerciai de ses services, en lui ajoutant que je voulais rester seule. Je passai la nuit dans un fauteuil à faire mille réflexions sur mon aventure. Tout ce que je voyais me confirmait l'opulence de mon ravisseur; le coup hardi qu'il venait de faire en me faisant enlever au milieu de Paris, m'annonçait un homme qui risque tout pour se satisfaire. Je frémis du danger que je courais, mon courage me rassura sur toutes les entreprises, et je me promis bien de résister jusqu'à la mort.

» Que les hommes sont peu dangereux, quand ils veulent d'autorité nous sacrifier à leurs plaisirs! Le matin, cette même femme se présenta pour m'aider à

m'habiller ; je lui demandai pour tout service un bouillon. A midi, je vis entrer un homme d'environ cinquante-cinq ans ; l'air serein de son visage semblait annoncer la pureté de son âme ; l'envie d'obliger se manifestait dans toute sa personne. Venez-vous, monsieur, lui criai-je aussitôt que je le vis paraître, me délivrer de l'horrible violence qu'on exerce contre moi ? Qui que vous soyez, tirez-moi de cette prison ; rendez-moi aux personnes auxquelles on m'a ravie. Auriez-vous à vous plaindre, mademoiselle, me répondit cet inconnu, des gens qui vous servent ? Seraient-ils assez imprudents, pour ne pas exécuter vos ordres avec la dernière exactitude ? Eh bien ! je viens y suppléer ; ordonnez, je serai le premier à vous servir ; je leur donnerai l'exemple d'être les es-

claves de vos volontés. Oui, mademoiselle, ajouta-t-il, régnez sur mon âme ; puissiez-vous y lire tout l'amour que vous m'avez inspiré ! — Je ne m'attendais nullement à cette déclaration ; mon sang-froid cependant ne me quitta pas : je jugeai, par ce que je venais d'entendre, que cet inconnu était le maître de cette maison ; par conséquent mon ravisseur. Vous m'aimez, monsieur, lui dis-je avec fierté, et vous ne rougissez pas de me le dire ? Ah ! si je vous aime, reprit-il avec vivacité, je vous adore ! Eh ! monsieur, ajoutai-je, comment me traiteriez-vous, si vous me haïssiez ? Vous m'aimez, et vous me privez de ma liberté ; vous me couvrez d'opprobre par une injuste violence ! Qu'est-ce que votre haine prépare donc à vos ennemis ? J'ai connu l'amour, continuai-je ; mais

je ne le reconnais pas à ces traits-là. Tendre, généreux, soumis, plein de respect; voilà l'amour qu'on m'avait fait sentir; voilà les caractères qui l'avaient gravé dans mon cœur; la mort m'a enlevé le cher objet de ma tendresse, un tendre souvenir perpétue des sentiments qui ne finiront qu'avec moi. Par cet aveu, vous voyez que mon cœur est rempli. Vous devez être assez délicat pour ne pas vous tourmenter, en continuant de m'exprimer une passion que je déteste, et que je dois mépriser. Je finis ces mots avec un ton si ferme, que mon ravisseur en fut déconcerté. Savant dans l'art de séduire, son air de bienfaisance ne le quitta pas. Il me dit que je devais m'attendre à tout ce qui serait de son pouvoir, et me demanda la permission de dîner avec

moi. Je lui répondis que, jusqu'à ce moment, il avait sû s'en passer. Mon assurance ne m'abandonnait pas, et contenait mon ravisseur dans les bornes du respect qu'on ne peut refuser à la vertu. Pendant le diner, il y eut une musique des plus agréables. Il me questionna si elle me faisait impression. Je lui répondis que ma captivité me rendait insensible à tout. Captivité! mademoiselle, reprit-il; n'êtes-vous pas la maîtresse ici ? et où votre beauté ne vous fera-t-elle pas régner ? Je suis votre esclave, et vous vous plaisez à appesantir mes chaînes ; donnez-moi quelques jours pour mieux vous exprimer ce que vous me faites sentir. Si, toujours insensible à mon amour, vous en rejetez l'hommage, je vous remettrai dans l'endroit que vous aurez

choisi. Ces moments que vous me demandez, ne dépendent pas de moi, lui repartis-je ; je les dois à une dame que mon absence inquiète, et que la reconnaissance me fait regarder une lettre à son adresse. (Je n'en ai reçu aucune, interrompit madame de Raucourt.) Je me doutai, poursuivit Mélanie, qu'il ne tiendrait pas sa parole. Doit-on ajouter foi à gens qui ne connaissent d'autres lois que leurs passions, et qui risquent tout pour les satisfaire ? M. K...... employait tout pour faire passer le calme dans mon âme, et pour y faire succéder la gaîté ; il savait combien la musique pouvait aider à ses projets. Deux cors de chasse donnèrent des fanfares à la nuit tombante ; elles furent longues, et terminèrent ma première journée. Quand je fus seule, je me promis bien d'être

toujours aussi courageuse que je l'avais été. Je me couchai, après avoir pris les précautions nécessaires pour ne courir aucun risque pendant mon sommeil. Je visitai s'il n'y avait pas de porte secrète, qui donnât dans ma chambre ; je ne vis rien qui pût m'inquiéter ; je dormis assez tranquillement. A mon lever, mon ravisseur se montra pour me demander des nouvelles de ma santé ; il me donna les louanges les plus délicates, il sembla même qu'il adoptait jusqu'à ma façon de penser : il en fit un éloge brillant. Ensuite il me fit étalage de tous les petits meubles les plus galants. Il les offrait successivement à ma vue, sans apparence de projets. Il me présenta la main, pour passer dans le cabinet de toilette, avec prière de m'y parer. Je lui répondis que

je ne doutais pas qu'il ne fût rempli de tout ce qu'il fallait pour l'ajustement le plus élégant ; mais qu'il n'y avait rien dont je voulusse faire usage. Il me protesta que ce cabinet, la maison, tout ce qu'elle renfermait, m'appartenait ; que je pouvais en disposer à mon gré. Je lui dis que la seule disposition que j'en devais faire, était de ne rien accepter. Gardez vos présents, continuai-je, ils insultent ma vanité ; je ne vous connais aucun droit qui vous donne l'autorité de m'en faire. Comme vous me traitez ! me dit mon ravisseur ; avec quelle hauteur vous recevez tout ce que je vous dis ! Vous comptez trop sur mon amour. Je compte sur moi, repris-je ; j'ignore le crime, et méprise tout ce qui en est capable. Vous le voyez, je n'ai pas recours aux

larmes, inutiles ressources des âmes faibles! ma vertu et mon courage, voilà mes défenseurs. Je vous quitte, me dit-il avec un air sombre; je vous laisse venir à des idées plus traitables; et il sortit.

» Je me sentais assez de force pour résister, avec avantage, à tout ce qu'on pourrait tenter contre moi; mais quand finirait ma captivité? Votre inquiétude ajoutait à la mienne, et me rendait mon ravisseur de plus en plus odieux; il me laissa dîner seule, sous prétexte que sa vue me déplaisait, et je passai la journée vis-à-vis de moi-même. Il vint souper avec moi, et il eut les attentions les plus recherchées. Il me demanda si les réflexions que j'avais faites étaient toujours contre lui. Je lui répondis que rien ne pouvait changer, et qu'elles

seraient toujours les mêmes. Quoi! me dit-il, vous aimerez constamment une ombre? un simple souvenir prévaudra dans votre cœur à l'amour le plus tendre que je vous voue? J'y joins, ajouta-t-il, ma fortune; elle est assez considérable pour satisfaire une âme ambitieuse; disposez de plus de cent mille livres de rente. Employez, monsieur, répondis-je, ces immenses richesses à faire des heureux; ne vous en servez pas pour me ravir ma liberté, et pour faire servir l'innocence à vos plaisirs, en l'éblouissant de toute votre opulence. De quel droit m'avez-vous fait conduire ici? de quel droit m'y retenez-vous? Répondez. Qui m'a soumise à votre pouvoir? La violence la plus outrageante, voilà tous vos droits. Ma réputation flétrie anime ma

vengeance ; craignez un courage.... tout devient légitime. La colère donnait de la force à mes paroles, elle donnait de l'expression à mes gestes. Je le regardais ; il était rêveur, et semblait méditer quelque projet. Que vous êtes cruelle, me dit-il, par réflexion ! que vous vous servez bien de tous vos avantages ! Vous faites passer les remords dans mon âme, elle est déchirée par vos rigueurs et par le repentir ; vous réclamez une liberté que je vous rendrai : vous serez la maîtresse de refuser le parti que j'ai à vous proposer ; et il se retira avec précipitation. Je redoublai d'attention pour ne rien risquer pendant la nuit. Et quelle espèce d'homme est-ce donc là ? me disais-je ; son âme connaît les remords, et il ne les éteint pas

en finissant ses injustes violences ! Je m'endormis dans ces idées, et dans l'impatience de savoir ce qu'il avait à me proposer. Il fut exact le lendemain à me venir voir, et il me pria de l'écouter sans l'interrompre.

» Vous me croyez, mademoiselle, me dit mon ravisseur, le plus abominable des hommes ; vous me croyez un cœur dur, une âme accoutumée au crime : écoutez, je vais vous faire ma confession, et vous me jugerez. Je vous vis par hasard aux Feuillants, et je vous aimai. Je chargeai mon valet-de-chambre de savoir qui vous étiez ; votre maintien, votre vertu, qui se montre dans toutes vos actions, auraient dû, j'en conviens, m'empêcher de suivre le conseil que l'on me donna de vous faire enlever. J'y

répugnai long-temps ; mon amour qui augmentait l'impossibilité de vous rendre des soins, me fit enfin consentir à votre enlèvement. Vous voyez comme j'en ai agi depuis ce moment que vous me reprochez ; j'ai rendu hommage à votre vertu par ma retenue ; mon amour ne s'est point éteint par vos reproches ; je me les suis faits avant vous ; je viens tout réparer ; je viens vous offrir ma main, mon cœur et ma fortune. Je vous remercie, monsieur, lui dis-je, de toutes vos offres ; vous m'avez mise hors d'état de [illegible] accepter ; il vous faut un[illegible]ne à laquelle on ne vous [illegible] crime de sa nais[illegible] la réputatio[illegible]réjugé m'expre[illegible]onvénient, nj[illegible]ce me rend

la victime des mépris du public. Pour toute grâce, rendez-moi ma liberté ; j'irai cacher dans un couvent l'ignominie dont vous me couvrez : Eh bien ! je vous la rendrai, me dit-il fièrement, cette liberté que vous me demandez avec tant d'instance ; vous serez satisfaite. Il se retira, et la colère éclatait dans ses yeux ; ce me fut une preuve que ce qu'il me proposait n'était que pour m'abuser, et que le mauvais succès de son stratagême avait allumé cette fureur à laquelle je craignais qu'il ne se livrât. Toutes mes ressources étaient dans mon courage ; mais suffirait-il à tout ce qu'il pourrait entreprendre ? Combien de moyens pouvait-il imaginer, auxquels je n'échapperais pas ? Ces réflexions me firent trembler, et me montrèrent toute

l'horreur de ma situation. Comment éviter mon malheur ? La fuite était impossible ; j'étais gardée à vue. Les murs du parc étaient fort élevés ; j'avais tenté la sensibilité de tout ce qui m'entourait ; rien ne m'avait réussi. Il vint dîner avec une tranquillité apparente ; il affectait cette tendre mélancolie que donne l'amour malheureux. Je le devinais, mais je ne savais quel parti prendre ; le ton haut et imposant m'allait très-bien ; je m'y tins encore, persuadée qu'il me réussirait toujours. Vous serez libre demain, me dit-il, de quitter ces lieux que vous détestez ; pour prix de mon amour, vous me haïrez...., mon souvenir vous sera odieux..... Il me prit les mains pendant qu'il me parlait ; il les baisait malgré moi. La nouvelle

qu'il m'apprenait que le lendemain je serais libre, me donnait un air de contentement que je n'avais pas eu depuis qu'il me voyait. Il le prit pour un consentement tacite à ses entreprises; il en devint plus hardi, je le repoussai sans brusquerie. Il finit par être téméraire; ma vivacité me tira de ses bras, et je m'armai d'un couteau que j'avais dans ma poche. Monstre! lui criai-je, ce fer me vengera de ton audace. Lâche séducteur! homme fourbe! voilà donc le but de tes déférences! voilà où me voulaient conduire tes offres! L'abomination dont tu t'es servi pour me mettre en ta puissance, ne m'annonce que trop tes odieux projets; mais mon courage sera au-dessus de toutes tes entreprises.

Cet homme, confus, anéanti, était

était à mes genoux ; il chercha à s'excuser sur l'impétuosité de son amour, le repentir se montrait dans toute sa personne. J'en fus étonnée : ce mélange de remords et de crime m'épouvanta ; j'entrai dans le boudoir, et en fermai la porte avec précipitation, de crainte qu'il ne m'y suivît. Je ne voulais jamais lui ouvrir, quelques instances qu'il m'en fît. Tantôt furieux, tantôt employant les prières les plus tendres, il mit tout en usage pour me faire acquiescer à sa demande. Il ne me restait plus de doute sur le dessein de mon ravisseur ; je tremblais qu'employant la force, je ne devinsse la victime de ses entreprises. Tout était contre moi : ses domestiques se seraient employés pour lui aider à satisfaire ses désirs ; la mort était une res-

source qui me serait échappée dans ce cruel moment. J'eus recours à la Providence ; je remis mon sort entre ses mains ; je me mis à genoux pour lui faire ma prière ; je la conjurai de préserver mon innocence des dangers qu'elle courait. Je me trouvai un peu soulagée après cette prière, et mon âme, moins troublée, en attendit les effets avec résignation. Il y avait peu de temps que j'étais couchée, quand j'entendis frapper à ma porte. Je frissonnai d'abord ; mais que je fus agréablement rassurée d'entendre la voix de M.r de Raucourt! J'ouvris, et je vis mon libérateur, qui a mis le comble à ma reconnaissance en me rendant à ma chère bienfaitrice. Les caresses de Mélanie recommencèrent ; on la félicita de sa noble fierté, et du

courage qu'elle avait eu de se soumettre toujours son ravisseur.

Cet événement fit avancer l'instant que Mélanie avait fixé pour se faire religieuse. Avant que d'entrer dans la retraite, je lui conseillai d'intenter un procès criminel au Fermier, et de le faire punir du crime qu'il avait commis contre elle. Je n'eus pas de peine à lui persuader qu'elle se devait cette réparation authentique. Le procès fut intenté, et poursuivi avec la dernière rigueur. Le Fermier eut recours à ses amis, pour faire accommoder cette affaire. Mélanie ne voulut entendre à aucun accommodement, et me chargea de suivre son procès ou de le finir à mon gré. Rien ne la retint plus; nous assistâmes à sa prise d'habit : cette triste cérémonie se fit avec toute la pompe

possible. Mélanie se dépouilla sans affectation de ses ornements. A mesure qu'elle en ôtait un que l'art avait placé, la nature lui rendait une grâce plus séduisante; elle prit ses habits de pénitence avec une sainte tristesse. La cérémonie était sur le point de finir, quand M.r de K....... entra précipitamment dans l'église avec tout le fracas de l'opulence; il perça jusqu'à la grille, et cria qu'il manquait à la victime, pour s'immoler, un consentement qu'elle n'avait pas demandé. Mélanie, étonnée de cette nouvelle démarche, plus indignée de cette nouvelle audace de la part d'un homme dont elle avait reçu des outrages, saisie de frayeur, tomba sans connaissance; les religieuses s'empressèrent à la secourir; nous nous regardions tous avec étonnement,

et M. de K..... finit mon irréso-lution, en priant madame de Raucourt et l'Abbesse de lui donner un moment d'entretien. Nous passâmes au parloir de l'Abbesse. Le sort de Mélanie, nous dit M. de K..... est éclairci, c'est le plus pur de mon sang qui coule dans ses veines; je vais vous expliquer ce mystère, et vous dire comment je l'ai approfondi. L'avocat, continua-t-il, qui défend la cause de Mélanie, encouragé sans doute par la vertu et les grâces de cette jeune fille, a fait un mémoire dont les recherches sont profondes. Il me fut signifié hier au soir; je l'ai lu avec avidité; j'ai été surpris d'y trouver certaines circonstances sur sa naissance, que l'éloquent avocat a rendues intéressantes et vraisemblables; je les ai vérifiées, et Mélanie se trouve fille d'un

fils unique que j'ai perdu il y a plus de dix-huit ans, et qui est encore l'objet de mes regrets : ce fils, qui devait hériter de tous mes biens, est ma chère idole ; et plus ma fortune s'augmentait, plus il me devenait cher. Enivré de mes richesses, je voyais avec dépit que ma naissance ne me tirait pas de la foule ; je songeai à en imposer à mon amour-propre, en cherchant à mon fils, dans ces maisons illustres, une femme qui pût faire rejaillir sur son mari les avantages d'un grand nom. La vaine gloire m'aveuglait ; je ne pensais pas que le public ne se méprend jamais, et qu'on ne peut pas lui en imposer. Mes vues se fixèrent sur la fille d'un seigneur peu riche, qui joignait à une naissance distinguée tous les avantages d'une grande réputation. Après beau-

coup de démarches, je réussis à avoir le consentement de M.r le marquis de N...... C'était le nom de ce seigneur ; je n'avais parlé de rien à mon fils, j'étais persuadé que son penchant devait se confondre avec mon ambition ; j'ignorais ces tendres mouvements que la sympathie fait naître, et que l'amour rend si violents. Mélanie les a excités dans mon cœur ; je me suis trompé sur leur cause, j'ai pris la voix de la nature pour celle de l'amour ; ma retenue à ne pas pousser l'insulte à son dernier période, lorsque cette innocente était en mon pouvoir, en est une preuve. Si mon fils m'avait inspiré ces mêmes mouvements, je n'aurais pas à regretter sa perte ; mais mon cœur est dominé par l'ambition, et cette passion en chassait tout ce qui n'y

avait pas de rapport. Je lui dis ce que je venais de faire pour son bonheur; je lui vantai les avantages d'une pareille alliance, et quel lustre elle répandrait sur ses jours et sur ses enfants. Mon orgueil m'aidait à embellir ce mariage, et à tout faire pour en assurer la conclusion. Je fus étonné de ne pas trouver dans mon fils cet empressement auquel je m'attendais ; il me parut même triste, je le pressai de me dire la cause de cette tristesse que je voyais répandue sur son visage. Je crains, me dit-il, de ne pas trouver le bonheur dans le mariage que vous me proposez ; un grand nom ne peut dédommager du défaut de conformité d'humeurs. Cette réponse m'étonna ; cet air froid pour une union qui devait le transporter, m'inquiéta ; je le laissai

quelques jours à lui-même, pour lui donner le temps d'apprécier sa bonne fortune, et je redoublai de soin pour y mettre au plutôt la dernière main. Quand je crus avoir tout fait pour le rendre certain, je dis à mon fils combien sa froideur et sa nonchalance sur son illustration avaient dû me choquer, que je ne les lui pardonnerais qu'à condition qu'il les réparerait par une conduite et un empressement qui lui feraient mériter tout ce que je faisais pour lui. Disposez-vous à me suivre chez M.r le marquis de N....., lui dis-je, et à vous y montrer de façon que vous réussissiez à faire votre cour à mademoiselle sa fille.

Mon fils me quitta sans me répondre un seul mot, et je le vis plongé dans la plus noire mélancolie; je ne cherchai point

à approfondir d'où lui venait cette tristesse; l'espérance de voir mon ambition satisfaite, et le contentement que cette espérance répandait dans mon âme, me firent croire que mon fils n'était pas en état de sentir tout son bonheur. Je croyais toucher au moment où mes projets allaient être remplis, lorsque je les vis renversés pour jamais. J'allai chez monsieur le Marquis, à dessein de prendre jour pour la célébration du mariage, objet de mon ambition. Quel fut mon étonnement, en apprenant l'obstacle que mon fils y avait apporté ! Il avait dit à monsieur le marquis de N...., que son cœur était prévenu pour une autre; qu'il ne croyait pas pouvoir rendre mademoiselle sa fille aussi heureuse qu'elle le méritait, et qu'il le suppliait de rom-

pre un engagement qui les tourmenterait tous deux. Je devins furieux à cette nouvelle, et je me rendis chez moi dans le dessein de punir mon fils rebelle. Mon ambition trahie me rendit trop sévère; je croyais que tout devait se prêter pour la satisfaire. Je le fis appeler, et lui reprochai durement qu'une simple fantaisie lui faisait manquer un établissement brillant. Je le menaçai de l'accabler de toute ma colère, s'il ne se prêtait mieux aux vues que j'avais pour son agrandissement. Vous cherchez à me rendre heureux, me répondit tranquillement mon fils; dites un mot, et mon bonheur sera parfait. Mon cœur n'a pu résister à l'amour; les vertus et les grâces l'accompagnaient, il a triomphé de mon indifférence et de l'obéissance que

vous exigez. Cet aveu qu'il osa me faire augmenta mon ressentiment, et blessa mon autorité; je croyais que je devais être maître de tous les mouvements du cœur de mon fils; son amour, que je n'approuvais pas, était une atteinte à mon despotisme. J'allai chez le ministre lui demander une lettre de cachet, et je l'obtins facilement. Avant que de la faire mettre à exécution, je voulus savoir de mon fils, la qualité et le nom de celle qu'il préférait à mademoiselle de N. . . . . C'était une simple demoiselle! Quelle fut mon indignation, quand il me dit qu'il l'avait épousée! Je m'abandonnai à toute ma colère; il fut enfermé sur-le-champ: j'eus le plaisir de faire casser son mariage, on rendit un arrêt qui l'annullait. Mon fils y fut si sen-

sible, que je crus qu'il en mourrait de douleur. La petite vérole le prit dans ces entrefaites, et il fut bientôt à l'extrémité. On m'avertit du danger ou était mon fils ; ma tendresse se réveilla, j'oubliai en partie ses torts, et je courus à son secours. Il était tellement défiguré par la maladie, que je ne pus le reconnaître qu'au son de sa voix. La mort, me dit-il faiblement, va bientôt mettre le comble à votre vengeance ; je ne me plains point de votre colère ; vous croyez que je l'ai méritée, et vous m'avez puni ; mais pourquoi l'avez-vous étendue jusques sur une épouse que j'adore ? Est-elle criminelle pour avoir fait mon bonheur ? Vous avez couvert d'opprobre la partie la plus chère de moi-même. Ciel ! devait-ce être là le prix du plus tendre

amour ? Cette grande sensibilité m'étonna ; je craignis qu'elle ne nuisît à sa santé : je lui dis de se guérir, et de tout attendre de ma tendresse. Cette promesse vague sembla le tranquilliser ; cependant sa maladie empira tous les jours, et, bientôt, il n'y eut plus d'espérance de le sauver. Il ne lui resait qu'un souffle de vie ; il l'employa à me prier de faire venir la demoiselle avec laquelle il s'était marié, et de lui donner la consolation de lui jurer qu'il mourait son époux. Que ne me dit-il pas, pour m'engager à rétablir l'état de l'enfant dont sa femme était grosse, que ce même enfant me tiendrait lieu de celui que j'allais perdre ? J'eus la barbarie de résister à tout ce que me demandait mon fils mourant ; je craignais une entrevue si tou-

chante, et de ratifier un mariage qui aurait détruit tous mes projets d'ambition! Quelle est donc la force de cette passion? Qui l'emportera dans un moment où toute la tendresse prend son essor, sur cette même tendresse que les pères ont pour leurs enfants, et qui est gravée dans leur cœur par les mains de la nature? Mes refus avancèrent la perte de mon fils; il mourut entre mes bras, et sa mort, en éteignant mon ambition, augmenta ma douleur: bien loin de la soulager, en prenant pour la femme que mon fils avait choisie, et pour son enfant, de vrais sentiments de père, je l'eus en horreur, et la regardai comme la cause de mes peines.

Parler de ses peines, c'est renouveler sa douleur. Monsieur

de K. . . . . . nous donnait des preuves de sa sensibilité et des regrets de la mort d'un fils unique, qu'un laps de dix-huit ans n'avait pas suspendus, lorsqu'une sœur converse entra en sanglotant dans le parloir où nous étions, et vint se jeter aux pieds du Fermier. Il la releva, et lui demanda, tout étonné, ce qu'elle lui voulait. Je viens réclamer votre indulgence, lui dit-elle, vous avouer touts mes crimes, et vous en demander le pardon.

J'étais femme-de-chambre de Méville, continua cette sœur, lorsqu'elle épousa secrètement monsieur votre fils; les bontés de ma maîtresse m'y avaient sincèrement attachée, et mes soins m'avaient gagné sa confiance. Elle déposait dans mon sein toutes ses douleurs; elles augmentèrent au point qu'elle

y succomba. La cassation de son mariage, la mort de son mari, la conduisirent elle-même au tombeau ; elle mourut en donnant le jour à une fille qu'elle m'ordonna d'appeler Mélanie ; ses derniers mots furent de me recommander cette enfant. Que ton attachement pour moi, me dit-elle, te fasse tout entreprendre pour l'élever ! Hélas ! toute la nature lui est étrangère ; elle ne respirera que par tes soins ; sers-lui de mère, dédommage-la de ce qu'elle va perdre ; mais, sur-tout, forme son cœur à la vertu. Je promis à mon infortunée maîtresse tout ce qu'elle voulut ; mes larmes, qui coulaient en abondance, lui furent une preuve de ma sincérité, et augmentèrent sa confiance. Elle me remit tous ses bijoux, tout ce qu'elle possédait, pour être em-

ployé aux besoins de Mélanie : elle me confia son portrait et celui de son mari, tous deux enrichis de diamants, à dessein de les remettre à Mélanie lorsqu'elle serait en âge d'en sentir le prix.

Dépositaire de toutes les espérances de Mélanie, la cupidité s'empara de mon cœur, et je m'appropriai tout. Je mis cette enfant qui m'avait été confiée, chez ces religieuses, qui, par état, élèvent tous ceux qui sont délaissés ; et j'oubliai, dans l'aisance que me procura mon vol, que je me l'étais procuré par un crime ; mais je n'en jouis pas long-temps ; une partie de la dépouille de Mélanie me fut volée, l'autre dissipée ; les remords vinrent alors m'assiéger ; je sentis toute l'étendue de mes forfaits : au lieu de les réparer, en donnant tous mes soins à l'en-

fant que j'avais si cruellement abandonné, j'employai ce qui me restait de mon vol pour me jeter dans la retraite, afin d'y appaiser ma conscience alarmée. Dieu a sans doute refusé l'hommage d'un cœur si coupable ; je n'ai pu trouver dans les exercices les plus saints cette paix, cette tranquillité, doux fruits de la vertu ; mes remords m'ont toujours tyrannisée. J'ai cru que j'y succomberais, lorsque je vis Mélanie parmi nos religieuses : sa taille, sa figure, me rappelèrent mon infortunée maîtresse ; je crus la voir elle-même, lorsque l'amour commença à faire son malheur. Cette ressemblance, tout ce que j'ai ouï dire de sa naissance, la conformité de nom, m'ont convaincue qu'elle était l'enfant qui avait été confié à mes soins. Cette

découverte a multiplié mes reproches. J'ai redoublé de ferveur, j'ai eu recours aux macérations, pour appaiser la violence de mes remords; mais ni la haire, ni le cilice n'ont pu les vaincre. C'est dans votre indulgence que j'espère trouver ma tranquillité. Pardonnez-moi un crime qui m'a fait verser tant de larmes, et qui fait le malheur de ma vie! De tout ce que j'ai reçu, je ne peux vous remettre que les deux portraits; c'est tout ce qui me reste du dépôt confié à ma bonne-foi, et dont j'ai abusé.

Les larmes de cette sœur coulèrent avec plus d'abondance; et elle remit à M.r de K...... les deux portraits. Nous les ouvrîmes avec empressement; je crus voir le portrait de Mélanie, tant il avait de ressemblance. M.r de K...... re-

gardait attentivement celui de son fils, et larmoyait en le considérant ; l'Abbesse nous quitta un moment pour aller chercher Mélanie, et la prévint qu'elle trouverait dans M.r de K...... un aïeul tendre, et qu'il venait pour lui assurer son état. Mélanie, ravie, transportée de tout ce que lui disait l'Abbesse, se hâta de venir entendre M.r de K......, le lui confirmer. Aussitôt qu'il l'aperçut, il lui témoigna, par les gestes les moins équivoques, toute sa tendresse. La grille était un obstacle à ses caresses ; il s'épancha en noms les plus tendres ; il appelait Mélanie sa fille, sa chère fille, il dit que le ciel la lui rendait pour être sa consolation dans sa vieillesse.

Mélanie fut d'abord plus sensible au plaisir de trouver des

parents qui pouvaient par leur opulence, flatter sa vanité, qu'aux marques de tendresse que lui prodiguait son aïeul; peut-être que les outrages qu'elle en avait reçus suspendaient les mouvements de la nature; mais son cœur prenant tout-à-coup l'essor, elle les lui rendit au centuple : faisant peu d'attention à la grille qui les séparait, elle s'élançait pour se jeter dans ses bras; son attitude, tous ses mouvements montraient sa sensibilité et sa douce ivresse. Dans les transports de sa joie, Mélanie s'écria : O jour mille fois heureux! l'instant de mon dévouement au Seigneur est celui de mon bonheur; il me rend ce que j'ai de plus cher. O Dieu! accepte l'hommage entier de mon cœur pour tant de bienfaits! Ensuite elle demanda avec vivacité

à M.r de K...... où étaient son père et sa mère, quand elle pourrait les voir, voler dans leurs bras? L'impétuosité de ses questions marquait son impatience. M.r de K...... se troubla à cette demande; la tristesse succéda à ces marques de joie qu'il avait fait éclater; ses larmes coulèrent de nouveau, et il répondit que, depuis plus de dix-huit ans, il en pleurait la perte. Mélanie jeta un cri perçant à cette nouvelle; elle lui fit une impression de douleur si forte, que sa voix s'éteignit, et là, immobile sur sa chaise pendant plus d'une demi-heure, elle ne fit que bégayer à travers mille sanglots: O mon père!....... ô ma mère!...... la mort!......... Puis un torrent de larmes tombant de ses yeux, lui rendit l'usage de la parole, et donna l'essor à ses plaintes. Chers au-

teurs de mes jours, disait-elle, est-ce dans le tombeau que je devais vous trouver ? Hélas ! vos cendres seront insensibles à ma voix, mes pleurs ne pourront les ranimer ! Elle se tut un moment ; puis dans un transport elle s'écria : Vos âmes se sont élancées dans le sein de l'Éternel. Oui, mon Dieu, tu as béni leur union, puisque tu m'as donné un cœur pur, et tu récompenses leur félicité ! Daigne, ô mon Dieu ! agréer mon sacrifie, purifier la victime, afin qu'elle soit plus digne de toi et de tes bienfaits ! M.r de K...... dit à Mélanie de les mériter, ces mêmes bienfaits, en venant le consoler dans sa vieillesse ; qu'elle retrouverait dans son cœur tout ce qu'elle regrettait ; qu'elle serait l'objet de sa tendresse, et l'unique héritière de ses biens ; et que

par

par un heureux mariage, elle perpétuerait son sang.

La mort, lui répondit Mélanie, m'a enlevé l'époux que l'amour m'avait donné, et je n'en veux point d'autre que celui que je me suis choisi sur le tombeau du premier. Elle fut inébranlable, elle passa le temps de son noviciat sans voir personne, et consomma son sacrifice.

M. de T....., en perdant Mélanie, ne pensa plus à se remarier, et se retira dans ses terres. Tout ce qui venait de se passer avait comme suspendu mes idées; mais elles revinrent en foule tyranniser mon âme, et me plongèrent plus que jamais dans la tristesse. Madame de Raucourt était plus à sa douleur depuis l'absence de Mélanie; elle n'avait plus cette consolation des malheureux, qui

est de s'entrenir de ses peines, et devenait plus rêveuse et plus mélancolique; nos maux semblaient croître chaque jour, ils parvinrent au point que je n'y pus tenir davantage. Je profitai d'une occasion qu'un oncle me procura, pour m'éloigner. Il était chargé d'une commission secrète pour la cour de Portugal; il me proposa de l'accompagner, et j'acceptai volontiers sa proposition. J'en fis part à madame de Raucourt, qui voulait absolument nous suivre.

Je la priai de ne point s'exposer aux fatigues d'un si long voyage, que sa faible santé ne lui permettait pas d'entreprendre sans courir de grands risques. Je ne pus gagner sur elle de ne pas m'accompagner, qu'en promettant de lui écrire tous les jours à mon lever. Que de larmes mon départ

causa à cette trop malheureuse épouse! Elle sentait que ma présence était nécessaire à sa vie. Jamais adieux ne furent plus tristes que les nôtres; je pus à peine les prononcer. Je partis, et ma douleur me suivit dans toute ma route; la différence de climat, le changement de pays, ne changèrent rien à ma situation; mon cœur tourmenté traînait partout l'image et le souvenir de ses peines; si quelquefois je m'étais distrait par les affaires dont j'étais chargé, elle se faisait ensuite sentir plus vivement. Chaque jour j'écrivais à madame de Raucourt, et chaque jour j'en recevais des nouvelles. Que ses lettres étaient tendres! elles augmentaient mes remords, sans que son amour y gagnât davantage.

Nous avions terminé heureuse-

ment notre négociation ; j'avais admiré Lisbonne, la beauté de son port, son heureuse assiette à l'embouchure d'un grand fleuve ; j'en avais visité les principales curiosités, et notre départ était fixé du cinq au dix de Novembre ; quelques jours plutôt m'auraient épargné le coup-d'œil du plus horrible spectacle qu'on pût imaginer. Dans un moment toute la nature fut bouleversée, les eléments furent confondus. Une flamme dévorante sortit du fond des eaux, et embrâsa une partie de Lisbonne. A cet incendie succéda un tremblement si furieux, que les maisons les plus solides en furent renversées ; les temples écrasèrent sous leur ruine le peuple, l'autel et le sacrificateur : ceux qui avaient échappé, cherchèrent leur salut dans la

fuite. Hélas! ils couraient à leur perte, l'abîme s'ouvrait sous leurs pas et les engloutissait; dans ce cruel désastre, tout était à la mort, ou l'annonçait. Je l'invoquai; la cruelle m'épargna : j'étais réservé à verser encore des larmes.

Je reçus une lettre de madame de Trémel, qui m'apprit la maladie dangereuse de madame de Raucourt. Je volai à Paris, pour augmenter mes douleurs par un spectacle aussi touchant que celui dont je venais d'être le témoin. Je trouvai en madame de Raucourt tous les symptômes de la mort, elle était dans son lit sans force, presque sans vie; ma vue sembla la ranimer, mais ce ne fut précisément que pour entendre des choses qui me déchirent encore par le souvenir que j'en conserve. Quand elle eut assez de

force pour parler : Je finis une carrière, me dit cette trop tendre épouse, que je courais avec l'espoir d'un avenir heureux ; j'ai une consolation qui me dédommage de la mort ; elle vous sera utile, vous pourrez suivre un penchant auquel je suis un obstacle. Ne vous souvenez jamais de moi ; ma mémoire ne produirait qu'un souvenir douloureux qui répandrait un nuage sur votre félicité. Pardonnez-moi de vous avoir causé tant de maux. Hélas ! je ne croyais jamais avoir ce reproche à me faire ! Faites que je meure votre amie : je quitterais la vie avec trop de regrets, si j'étais encore....... Les larmes que répandait madame de Raucourt l'empêchèrent de continuer. J'étais à genoux devant son lit, sans pouvoir lui rien dire qui n'expri-

mât ce que je sentais, et l'impression que faisait sur moi ce que je venais d'entendre. Je restai dans cette attitude; je lui baisais les mains, je les serrais dans les miennes, je les baignais de mes larmes. Vivez, trop tendre épouse, lui dis-je en m'efforçant de parler; vivez, mon cœur vous en conjure; il sera tout à vous, ce cœur que vous aimez, vous seule serez l'objet de ses soupirs. Cette espérance m'a long-temps séduite, répliqua madame de Raucourt avec une voix presque éteinte. Je suis à cet instant où nous jugeons les choses sainement, et cette espérance ne peut ranimer mes forces abattues par la douleur; votre présence a retenu pour quelques instants mon âme qui était prête à s'envoler; je n'ose me flatter que ce soit pour

long-temps. Je touche à ce moment, continua madame de Raucourt avec une voix plus faible encore, où la destruction de mon être va tout anéantir pour moi, tout..... jusqu'à mon amour. En effet, elle s'affaiblit peu-à-peu. Je ne la quittai pas dans ces terribles moments ; j'employai tout l'art de la médecine pour rétablir sa santé : inutiles secours ! Madame de Raucourt empira de plus en plus, et malgré mes soins, je voyais la mort s'approcher d'elle par degré ; elle en avait déjà la pâleur, ses beaux yeux presque éteints, ses lèvres livides m'en offraient la terrible image, et c'était moi qui la conduisais au tombeau ; c'était son amour qui l'avait creusé. Non, on ne peut décrire ce que je sentais dans ces cruels moments,

l'expression affaiblirait trop ma douleur ; le plus malheureux des mortels peut seul imaginer quelle en fut l'étendue. Madame de Raucourt rendit le dernier soupir entre mes bras, et son trépas mit le comble à mes remords, sans pouvoir rien ajouter à ma douleur. Furieux, égaré, je m'en prenais à toute la nature; j'osai accuser l'Être suprême. Hélas! je n'étais plus à moi, le désespoir dictait toutes mes paroles. Je fis rendre les derniers devoirs à ma trop malheureuse femme; je ne pus assister à sa pompe funèbre. Accablé par tout ce que je souffrais, il ne me restait de force que pour sentir l'étendue de mes peines, mon cœur était noyé d'amertume, et ne respirait plus que la tristesse; je ne cherchais point à m'y soustraire; je faisais au

contraire tout ce qu'il fallait pour l'entretenir, je fuyais le monde, je restais chez moi sans y recevoir personne. Madame de Trémel était la seule que je visse; nous nous entretenions sans cesse de l'objet de nos regrets, nous nous retracions l'image de madame de Raucourt; nous faisions l'énumération de ses vertus: c'est ainsi que nos cœurs remplis du même sentiment, se soulageaient en s'attendrissant sur les mêmes maux.

Pendant plus de trois mois, nous ne cessâmes de parler de l'infortunée madame de Raucourt. Hélas! disais-je, c'est moi qui lui ai enfoncé le poignard dans le sein! et ma douleur qui, en se répandant, aurait dû s'alléger, en devenait plus vive: semblable à un furieux qui exerce sa rage sur lui-même, je déchirais mon pro-

pre cœur, en me retraçant les plus funestes images. L'amour cependant se fit entendre dans ces tristes moments; je reprochai à mon cœur sa faiblesse; mes larmes en coulèrent avec plus d'abondance, mais elles ne purent éteindre un sentiment qui prenait plus de force du malheur qui les faisait couler; je sentis enfin que j'étais libre, que ma flamme pourrait être couronnée. Cette idée remit peu-à-peu le calme dans mon âme, et fit succéder à tant de maux l'espérance d'être heureux. Ce qu'il m'en avait coûté pour arriver à ce terme, réveillait toujours ma douleur; je devins insensiblement moins sauvage, le monde me parut ce qu'il avait été dans de beaux jours, l'espérance fit tous ces miracles; l'amour me rendit à moi-même,

à la société, et embellit l'univers à mes yeux. Si je cherchais la solitude, c'était mon amour qui m'y conduisait, pour m'occuper plus à mon aise d'un avenir qu'il me promettait de rendre heureux. Ce même intérêt me conduisit au bois de Boulogne. J'y étais dans un endroit désert, et j'y contemplais le portrait de madame de Saint-Hilaire; il m'occupait tout entier, et il fixait toutes mes pensées. J'entendis quelqu'un marcher derrière moi, je cachai avec précipitation le portrait que je tenais, et je levai les yeux. Que devins-je? Je crus reconnaître la marche, les grâces de madame de Saint-Hilaire; je ne la voyais que par derrière. Je la suivis des yeux tant que je pus, le plaisir me rendit immobile. Je ne m'avisai même d'aller éclaircir mon

doute qu'au moment où je la perdis de vue. Je ne la retrouvai plus dans le bois. La cour était en deuil, et la conformité des habits m'empêcha de la distinguer de la foule. Le domestique que j'avais à Dijon ne m'avait point écrit que madame de Saint-Hilaire fût à Paris : cette nouvelle m'était trop intéressante, pour qu'il eût marqué de m'en faire part. Cependant presqu'une même taille, même démarche, mêmes grâces, et plus que tout cela encore, le trouble de mon cœur, me faisait croire que c'était madame de Saint-Hilaire que je venais de voir au bois de Boulogne. L'empressement de la rencontre me fit courir les jours suivants toutes les promenades ; je me montrai partout, je retournai plusieurs fois au bois dans cette espérance. Ce fut à l'opéra

que je trouvai ce que je cherchais; j'y vis madame de Saint-Hilaire, accompagnée d'une dame et d'un cavalier d'une fort jolie figure. Je la regardai de tous mes yeux ; depuis très-long-temps je n'avais joui de cet avantage. Je la fixai pendant tout le spectacle. Je remarquai que le jeune cavalier avait beaucoup d'attentions pour madame de Saint-Hilaire. Ils se parlaient de temps en temps ; on voyait de l'intimité dans leurs petites conversations. La jalousie vint me faire éprouver un genre de tourment que je n'avais pas encore senti : Aurait-elle changé, me disais-je ? Mon mariage, un silence continuel, auront peut-être éteint une passion qui fait tout mon bonheur. La fin du spectacle me prit dans ces réflexions.

J'en sortis avec précipitation

pour suivre la voiture dans laquelle montait madame de Saint-Hilaire, afin d'apprendre sa demeure; son carrosse s'arrêta à l'hôtel de Lambesc, rue du Jour. Le jeune homme monta avec les dames, et renvoya la voiture. Je fus tenté d'y monter aussi; mais l'heure n'était pas décente pour une première visite; je connaissais la délicatesse de madame de Saint-Hilaire; je l'aurais blessée par cette démarche; je demandai au cocher à qui il appartenait: il me répondit qu'il était loué à un jeune homme dont il ne savait pas le nom.

Je fus rejoindre ma voiture, et me fis conduire chez moi. Cette liaison que j'avais aperçue me faisait tout appréhender; je m'imaginai d'abord qu'elle était la suite de l'intelligence de leurs cœurs;

une idée plus cruelle vint encore se présenter à mon imagination. Serait-il son mari ? Amour, m'écriais-je, trop cruel amour ! ne m'as-tu fait sentir un moment l'espérance d'être heureux, que pour me précipiter dans un nouvel abîme ? Je passai toute la nuit, tantôt à me confirmer dans mes soupçons, tantôt à les détruire. J'attendis avec impatience qu'il fût l'heure de me présenter chez madame de Saint-Hilaire; j'y volai, et elle était sortie. Je me fis écrire ; j'avais demandé madame de Saint-Hilaire, elle y était connue sous ce nom ; cela me rassura sur son mariage, mais mes frayeurs qu'elle n'eût changé, continuaient toujours. J'allai me dissiper à la promenade. Je choisis plus que jamais un endroit solitaire, pour être plus à moi

et à toutes mes idées. Je flottais entre la crainte et l'espérance; mon cœur m'assurait que madame de Saint-Hilaire était toujours la même; mais l'absence, les soins d'un cavalier aimable, mon mariage, que de sujets de crainte! que de motifs pour me croire oublié! Cependant je n'avais pas encore éprouvé ce qui m'empêchait de me livrer au désespoir. J'allai souper chez madame de Trémel; nous fûmes un moment seuls : elle connaissait tous les secrets de mon cœur; je lui dis que madame de Saint-Hilaire était à Paris. Le hasard qui me l'avait fait rencontrer, la visite que je lui avais rendue, les projets de mon amour, que ne lui dis-je pas? Je lui promis de lui rendre une amie qui la dédommagerait de la perte que je lui avais

causée. Je quittai madame de Trémel, le cœur rempli d'un bonheur prochain; mais d'où me venait cette assurance? Les apparences étaient contre moi, et malgré cela la joie se faisait sentir; la tranquillité, si douce après les moments terribles que j'avais éprouvés, tenait mon âme dans une assiette agréable. Je m'endormis tranquillement; on m'annonça le lendemain matin monsieur de R. . . . . Je reconnus, avec surprise, le jeune homme que j'avais vu à l'opéra avec madame de Saint-Hilaire; je le reçus poliment, et lui demandai à quoi je pouvais lui être bon. Il me dit qu'il venait pour me voir, et me dire de la part de madame de Saint-Hilaire qu'elle avait été bien fâchée de ne s'être pas trouvée chez elle pour m'y recevoir.

Je lui répondis que j'espérais une autre fois être plus heureux , et que je me faisais une fête et un devoir de lui faire ma cour. Nous causâmes, pendant un moment, d'affaires indifférentes, et monsieur de R......, sortit malgré les instances que je lui fis de diner avec moi. J'espérais savoir quel lien l'unissait à madame de Saint-Hilaire, pour me venir voir sur une visite que j'avais faite à cette dame. Si je n'avais été sûr qu'elle s'appelait toujours madame de Saint-Hilaire, j'aurais cru qu'il était son mari. Cette démarche m'empêcha même de le croire son amant ; il fallait que ce fût un de ses parents. Je m'arrêtai à cette idée comme la plus raisonnable, ou plutôt comme la plus avantageuse à mon amour. Je me présentai l'après-dînée chez

madame de Saint-Hilaire. Je me sentis troublé au moment où je la vis : quels mouvements! quels transports me procura sa présence! Je vis dans ses yeux sa constance et sa fidélité; mon âme était dans l'enthousiasme, dans le délire; mon cœur nageait dans la joie; je n'osai lui donner l'essor devant les témoins que je rencontrai chez elle; la dame et le jeune homme qui l'avaient accompagnée à l'opéra y étaient; j'appris, dans le courant de la conversation, que cette dame était la mère de madame de Saint-Hilaire, et que le jeune homme était son frère. Elle me fit part du motif de son voyage; un procès qu'elle avait à soutenir contre les parents de son mari, était la cause de son séjour à Paris. Je m'empressai de lui faire offre de mes

amis pour aller à son bon droit; j'aurais bien voulu pouvoir y joindre celle d'un logement chez moi; le partageant avec madame sa mère, la calomnie n'aurait pas eu matière à s'exercer. J'étais encore en deuil de madame de Raucourt; son appartement qui était le seul qu'aurait occupé madame de Saint-Hilaire, me représentait encore trop vivement la cause des peines que j'avais souffertes; je ne pouvais y mettre l'objet qui avait causé sa mort; j'aurais insulté à sa mémoire, en y logeant sa rivale.

Un cœur qui a de la délicatesse suit toujours avec scrupule les lois de la décence et de l'honnêteté. Je me pressai de lier madame de Saint-Hilaire avec madame de Trémel; je la priai de recevoir cette amie que je lui avais

annoncée. Madame de Saint-Hilaire fit la première démarche comme étrangère, et lia avec madame de Trémel une amitié qui n'a jamais été altérée, et que le temps n'a fait que rendre plus intime ; elles étaient bien faites pour jouir ensemble de ce doux commerce. Aimables toutes deux, prévenantes l'une pour l'autre, point de rivalité, beaucoup de confiance, vertueuses sans avoir le fatras de la vertu, réunissant enfin les avantages des deux sexes, elles furent véritablement amies. Madame de Trémel retint madame de Saint-Hilaire à souper, et ce fut un souper de cérémonie. Il y avait beaucoup de monde, et il s'y trouva quelqu'un qui amusa par son ineptie et sa simplicité.

Les dépenses que la guerre entraîne, avaient obligé le meilleur

des rois d'exiger de nouvelles impositions de ses sujets ; le parlement de B...., organe de ces mêmes sujets, pour faire parvenir les besoins jusqu'au trône, fit des remontrances sur la misère du peuple de son ressort : ces remontrances mettaient, sous le tableau le plus touchant, une multitude qui ne pouvait suffire aux impositions qu'on exigeait d'elle. Un des convives nous en fit la lecture ; chacun y prêta attention. Il nous lut dans un article que la dépopulation se faisait sentir dans la province de S.....; que les paysans, plus malheureux que leurs pères, et craignant de faire des enfants plus malheureux qu'eux encore, avaient trouvé le secret de tromper la nature. Ah ! les scélérats, s'écria cette personne, devons-nous être

étonnés, après cette abomination, de tous les maux qui nous accablent? J'avais toujours ouï dire que les habitants de cette province n'étaient pas bons chrétiens. Un jeune espiègle lui dit fort sérieusement qu'il ne les croyait pas aussi sages que le juste de Grécourt. Comment, comment! Grécourt, reprit-elle avec colère, c'est un libertin, et peut-on dire qu'il soit juste? Chacun rit de l'application. Heureuse simplicité, qui annonçait la vertu de cette femme, et qui aurait plutôt mérité nos respects, qu'un ris offensant! O pureté des mœurs! qu'êtes-vous devenue?

Je n'avais pas encore entretenu madame de S.t-Hilaire sans témoins; je n'avais pu lui exprimer tout ce que je sentais; il me restait toujours quelque crainte que

que son amour ne fût diminué. Je profitai d'une occasion que je dus au hasard. Voudriez-vous bien vous souvenir, madame, lui dis-je, des tendres sentiments que vous eûtes autrefois pour moi ? J'ose les réclamer; je viens à vos pieds vous demander un cœur qui fait tout mon bien et mes plus chères espérances; je vous renouvelle l'hommage du mien, qui n'a pas cessé un moment d'être à vous. Ah! Chevalier, me dit madame de Saint-Hilaire, qu'osez-vous me dire? Cet habit, ce deuil qui vous couvrent ne sont-ils pas les preuves de votre perfidie? De grâce, madame, repris-je, ne renouvelez pas toutes mes douleurs; si vous pouviez lire dans ce cœur que vous soupçonnez, si vous aviez été témoin de tout ce que j'ai souffert, la pitié succéderait

aux reproches que vous me faites, et vous vous garderiez bien de me rappeler ces terribles moments. Je lui peignis si bien mon innocence, qu'elle me plaignit, et ses sentiments furent tels que je les désirais.

Madame de Saint-Hilaire donnait tous ses soins à son procès ; il était pour elle de la plus grande importance ; aussi n'oublia-t-elle rien pour le gagner. Que n'avait-elle pas à espérer ? Une bonne sollicitée par une jolie veuve ; que d'avantages ! Malgré tout cela, madame de Saint-Hilaire fut condamnée, et perdit, par cet arrêt, vingt-cinq mille livres de rente. J'étais chez elle, lorsqu'elle apprit cette nouvelle ; j'admirai la tranquillité avec laquelle elle la reçut, et l'empire qu'elle avait sur elle-même, pour maîtriser un pre-

mier mouvement ; je ne doutais nullement qu'elle ne fût sensible à cette perte. On ne perd pas de sang-froid une fortune considérable ; et plus elle devait y être sensible , plus sa tranquillité me surprenait. Je fus bien plus étonné le lendemain d'apprendre par madame de Trémel , que madame de Saint-Hilaire s'était retirée dans un couvent. J'y volai pour lui demander compte de cette démarche. Je me plaignis amèrement qu'elle avait pris un parti contraire à mon amour ; je la conjurai de quitter cette demeure , et de venir jouir dans la société de tous les plaisirs auxquels elle avait droit de s'attendre. Je ne pus rien gagner sur elle, sa réponse fut que sa fortune était trop bornée pour vivre dans le monde, et que dans un couvent elle pas-

serait une vie à l'abri des vicissitudes, jusqu'à ce qu'elle prît un autre parti. Je craignais les suites de cette démarche ; elle avait l'air de la réflexion. La résistance que je trouvai dans tout ce que je lui proposais pour l'engager à quitter ce tombeau des vivants, me fit appréhender un projet que je ne pourrais rompre. Je lui montrai toutes mes craintes; je les lui exprimai de la façon la plus tendre, elle me répondit que les choses étaient bien changées, et qu'il y avait un intertervalle immense d'elle à moi. Eh quoi! madame, lui répondis-je tout effrayé par ce que je venais d'entendre, votre cœur serait-il changé? A ce même moment, madame de R..... entra avec son fils, et empêcha une réponse qui devait confirmer mon bonheur ou

me faire verser des larmes pour toujours. Je sortis tourmenté par l'obstacle que trouvait madame de Saint-Hilaire au plus cher de mes désirs. Je réfléchis sur cet intervalle immense, et je ne le devinais pas; je n'envisageais rien qui s'opposât invinciblement à notre union.

La fortune dont je jouissais était suffisante pour faire à madame de Saint-Hilaire un sort brillant, et pour la dédommager de celle dont on venait de la priver. Je l'aimais plus que jamais; l'espérance donnait plus de vivacité à mes feux. Mais son cœur, me disais-je, aurait-il changé ? aurait-il usé cette portion de sensibilité que j'y avais excitée ? Si la démarche qu'elle venait de faire, me faisait craindre son changement, ses yeux, ses beaux yeux

(ils sont le miroir de l'âme), étaient toujours animés par l'amour ; j'y voyais une impression de tendresse qui augmentait la mienne, et me rassurait sur cette crainte. Je parcourais ainsi tout ce qui avait rapport à madame de Saint-Hilaire et à moi ; tout augmentait mes espérances, bien loin de les détruire : cependant mon inquiétude subsistait ; le moindre doute tourmente un cœur sensible. J'allai chez madame de S.t-Hilaire savoir ce qui devait nous séparer ; je la suppliai de m'expliquer cette énigme. Vous êtes riche, me dit-elle, et on vient de me dépouiller de mes biens. Quoi ! madame, lui répondis-je, ce qui me rendra notre union plus chère, serait pour vous un motif pour vous y opposer ? M'envierez-vous la satisfaction

de vous dédommager de la perte que vous venez de faire ? C'est le plus tendre amour qui vous offre ma main et ma fortune ; mon cœur, depuis long-temps, aspire après cet heureux moment, c'est le terme de tous mes désirs. Ah ! madame, au nom de tout ce que vous avez de plus cher, n'alarmez pas mes espérances ; ne me privez pas de mon bien le plus précieux ! Vous êtes trop généreux, me dit madame de Saint-Hilaire, pour exiger que je sacrifie ma tranquillité à la vôtre. Ciel ! qu'est-ce que j'entends, m'écriais-je ? est-ce qu'il vous en coûterait d'accepter ma main ? que me faites-vous entrevoir ? Ce cœur, autrefois si tendre, que vous m'avez dit n'avoir pas changé, répugnerait à m'en donner la preuve ? Il vous en coûterait votre tran-

quillité en vous unissant à moi!

J'étais si consterné, que madame de Saint-Hilaire en fut attendrie. Vous m'entendez mal, me dit-elle tendrement, ce n'est pas là ce que j'ai voulu dire. De grâce, madame, repris-je, de grâce, rassurez mon âme troublée; dissipez la douleur qui l'environne! Je vais vous ouvrir mon cœur, répliqua madame de Saint-Hilaire; la reconnaissance faisait couler mes larmes sur le tombeau de mon époux, l'amour les essuya bientôt; l'espérance de partager avec vous les biens qu'il me laissait, me fit goûter une joie que je n'avais pas encore ressentie. Je n'avais plus à me reprocher mon penchant, le sévère devoir ne s'y opposait plus, et je me livrais sans réserve aux douceurs qu'il me promettait. Que l'on suit

avec plaisir son penchant, quand on peut se l'avouer sans rougir! Je me délectais dans ces idées, lorsque j'appris votre mariage ; je vous reprochai votre changement, je vous crus perfide, et ne vous trouvai plus digne de moi; je réprimai les plaintes de mon cœur, la vanité m'aida à surmonter ma douleur. Je commençais à être tranquille, quand j'appris, par la même voie, la mort de madame de Raucourt. Je fus touchée de cette mort, parce qu'elle devait vous être douloureuse, et j'étais sensible à vos peines.

Votre liberté ne ranima pas mes sentiments pour vous ; votre cœur n'était plus à moi, sa légèreté me le rendait bien moins précieux. Mon procès m'a conduite à Paris où je désirais de vous

rencontrer ; le hasard m'a bien servie, et l'amour m'a persuadé que vous étiez toujours le même. Mes sentiments se sont ranimés ; et plus je vous ai trouvé d'amour, plus le mien s'est augmenté ; l'espérance lui a succédé. Je projetais avec complaisance notre mariage, quand la perte de ma fortune a fait évanouir de si doux projets. Que vous êtes injuste ! repris-je à mon tour ; dans le temps que vous me saviez peu riche, vous songiez à me faire partager votre fortune, pourquoi ne me permettez-vous pas le même avantage ? Ecoutez encore une fois, ajouta madame de Saint-Hilaire, je vais vous résoudre la question. Je sens bien mieux ce que j'ai à vous dire, que je ne vous l'expliquerai : je sais que le mariage vous rend, vous autres

hommes, maîtres de la jouissance des biens de la femme; lorsque je projetais de partager avec vous des biens que je croyais plus stables, vous en auriez joui comme vous appartenant; mon amour se serait plu, dans cet abandon total, à recevoir chaque jour du vôtre les choses nécessaires: pour-lors il y aurait eu de l'égalité; mais ne vous apportant que des besoins, ma vanité serait blessée, et ce mariage, qui aurait fait mes délices, me mettrait à tous moments dans le cas de l'humiliation. Je vous l'avouerai, madame de Saint-Hilaire, je pense comme madame de Graffigny; les présents ne sont flatteurs pour celui qui les reçoit, que dans le cas où il n'en a pas besoin. Mais madame, répliquai-je, ce mariage sur lequel j'insisterai tou-

jours, ne vous rendra-t-il pas maîtresse de ma fortune, comme j'aurais été maître de la vôtre? N'êtes-vous pas, et ne serez-vous pas en tout temps la partie de moi-même la plus chère? L'amour unit nos cœurs, faites que tout devienne commun, qu'un heureux lien décide mon bonheur à jamais!

Madame de Saint-Hilaire ne disait mot. Vous vous taisez, continuai-je, vous hésitez de couronner mon amour. Ah! que vous m'aimez faiblement! Une légère délicatesse sert, je le vois, de prétexte à vos refus.

Je quittai madame de Saint-Hilaire sans avoir encore pu la résoudre; je parlai à madame de Trémel de ce contre-temps, et lui racontai notre conversation mot-à-mot, pour qu'elle pût mieux me conseiller. Vous êtes un mal-

adroit, me dit-elle, il n'est pas douteux que madame de Saint-Hilaire n'ait une idée fausse, et que vous n'ayez fait tout ce qu'il fallait pour qu'elle y persistât. Apprenez, mon beau monsieur, continua madame de Trémel, que ce n'est pas par raisonnements ni par démonstrations qu'on persuade les femmes; notre cœur n'entend pas ce langage. Madame de S.t-Hilaire a une idée dont elle fait son idole; il fallait l'encenser avec elle, quoi qu'il vous en coûtât, et ne point choquer sa vanité en vous efforçant de lui prouver qu'elle avait tort; vous avez humilié son amour-propre; encore une fois, vous deviez flatter son opinion, et lui en demander le sacrifice; elle n'aurait pu vous le refuser, l'amour l'aurait décidée en votre faveur. Je suivis le con-

seil de madame de Trémel, et madame de Saint-Hilaire ne recula le moment où j'aspirais, que jusqu'à la fin de mon deuil, elle voulut absolument passer cet espace dans un couvent. Il arriva enfin, cet heureux moment, où madame de Saint-Hilaire vint recevoir aux pieds des autels mes serments, et confirmer mon bonheur. Si, quelquefois, le souvenir de mes peines passées y répand un nuage, les caresses d'une épouse adorée le dissipent, et me font éprouver qu'il n'y a pas de plus grand plaisir que de vivre avec une femme aimable, qu'on aime et dont on est aimé.

Pour faire jouir le public du bonheur que j'éprouve et le dédommager des peines qu'il a partagées avec moi, je l'engage à me

suivre dans une historiette intéressante, que je raconte à mon épouse.

Une jeune personne âgée de dix-huit ans, et d'une beauté ravissante, est en ce moment en scène, et c'est sa tante qui lui adresse la parole :

« Lucile, au lieu de remplir votre tâche, que faites-vous à la fenêtre ? pourquoi ces yeux ?...... Eh, mon Dieu!...... Je ne me trompe pas.....; non, ... c'est sur la maison du curé qu'ils se fixent avec tant d'intérêt !..... La maison du curé! diable ! Lucile, il me paraît que vous mettez à profit les leçons de dame Séraphine, votre tante, de pieuse garde. Le bon vieillard, s'il savait être l'objet de vos dévotes méditations, avec quelle ferveur il en rendrait

demain grâces au ciel ! Oh ! dimanche, on ne manquerait pas de vous citer au sermon, et toute cette jeunesse turbulente et volage apprendrait, par votre exemple, que chaque pas dans cette vie doit être un pas vers le salut éternel, et quel saint usage en ce monde on doit faire de ses distractions même!... Oui, attachez vos chastes regards sur ce prêtre vénérable, et prenez-le pour modèle quand vous adresserez votre prière au Tout-puissant. Ses yeux ne se détachent de son livre, que pour s'élever avec une douce majesté vers l'auteur de toutes choses; et, à voir le ravissement angélique qui se devine dans tous ses traits, on croirait que l'âme du vieux pasteur va quitter sa dépouille mortelle, pour s'envoler au sein de la divinité. Vous

baissez les yeux, et rougissez; quelle nouvelle sensation!...... Mais, moi-même, qu'aperçois-je? Cette autre fenêtre..... elle est ouverte.... un jeune homme?.... quoi! des signes d'intelligence!...... Lucile! ô Lucile!!..... voilà donc le véritable objet de votre attention? et, moi, je faisais la sottise de croire!..... l'innocence est pourtant peinte sur sa figure, et la candeur..... O jeunesse, jeunesse, que tu es trompeuse! et qu'il est facile de se prendre à tes appas!

« Eh bien, voyons à quoi bon toutes ces grimaces, et pourquoi ces minauderies. Lucile, vous-même le provoquiez tout à l'heure par vos regards indiscrets; et à présent vous voulez le priver du plaisir de contempler vos charmes! La fenêtre se ferme cependant, le rideau se tire..... Au-

rions-nous des remords, par hasard ? Ah ! s'il se pouvait !..... oui ; des remords ? pure coquetterie. Voyez-vous ma Vénus ; elle soulève le coin du rideau, et regarde à la dérobée son Adonis : celui-ci l'aperçoit, et ses regards étincelants cherchent à percer le voile importun ? Encore calcul, mais damnable calcul ! L'imagination travaille, quand l'œil n'est pas libre, et l'imagination d'un amant !...... puis, l'avantage de l'optique, des beautés à-demi vues..... Un buisson de roses ne perd pas à s'offrir de loin à nos regards ; la perspective jette un vernis séducteur sur ses charmes, et la distance voile ses défauts..... Mais quel plus grand triomphe pour lui, s'il s'échappe du sein des ronces, si sa riante chevelure se montre imparfaitement à tra-

vers les rameaux d'un arbuste funéraire !...... Courage, courage, Lucile ! Par de nouveaux artifices, augmentez encore son délire ; pour captiver ses sens et égarer sa raison, usez de tous les raffinements de la coquetterie, et...... mais....., un moment.....; j'entends du bruit, une clef tourne dans la serrure ; ah ! c'est sans doute.....; précisément, c'est dame Séraphine!

» Eh ! bonjour, ma bonne-amie; mon absence a été beaucoup plus longue que je ne te l'avais fait espérer ; mais je n'ai pu, je t'assure, en abréger les instants ; il m'a fallu long-temps attendre au confessionnal de monsieur le Vicaire ; tout le village, je crois, s'était donné le mot pour s'y trouver avant moi. J'ai rencontré ensuite le compère Mathurin qui m'a retenue quelques moments à

causer, et le peu de provisions qu'il me fallait faire, a mangé le reste du temps...... Tu te seras bien ennuyée, n'est-ce pas, ma petite chate? — Vous savez, ma tante, que les seuls moments heureux pour moi, sont ceux que je passe auprès de vous. — Ma chère Lucile, embrasse-moi! Quel bonheur de posséder une telle enfant, tandis que je vois tant de mères se plaindre de leur partage! C'est incroyable, en vérité: ce village qui jadis pouvait être cité dans toute la province, comme le temple de la vertu, est devenu l'antre du vice. On n'y entend plus parler que d'aventures scandaleuses; c'est celle-ci, celle-là, celui-ci, celui-là: chaque jour des anecdotes nouvelles! J'aurais forte affaire, ma foi, de répéter toutes celles seulement qui m'ont

été racontées aujourd'hui, si la charité ne me faisait un devoir de les taire... Jeanne, dit l'un, a été surprise en conversation *intime* avec Pierrot. La nuit dernière, ajoute l'autre, la chaumière de Martin a été presqu'entièrement consumée par le fait de la chandelle qui éclairait la lecture scandaleuse de la fille du logis. Ici, c'est Marie qu'on a vue à la brune s'enfoncer dans le petit bois des Marguètes avec ce grand vaurien d'Alexis ; là c'est Susanne, *la chaste Susanne*, qu'on surprend à une heure du matin courant les rendez-vous au clair de la lune. Ah ! on n'aurait jamais fini, si l'on voulait tout raconter ! D'ailleurs, comme je le disais tout-à-l'heure, la charité nous ordonne de perdre les fautes d'autrui dans la nuit de l'in-

dulgence. Ah ! mon dieu, mon dieu ! quelle retraite j'ai choisie là dans ce maudit village! Plus de jeune cœur qui ne soupire, plus de Paillasse qui ne soit la bibliothèque et l'écho du libertinage!.... En sortant de l'église, je rencontre Mathurin; il gémit, il pleure, il se désespère. Je l'aborde, et veux savoir le sujet de ses larmes. Mathurin, au point du jour, a surpris un inconnu endormi dans les bras de sa fille, qui d'une main pressait le pendard, tandis que l'autre engourdie par le sommeil, tenait sur son sein le....., un livre que je ne veux pas nommer. Mathurin, furieux, a réveillé le couple perfide par ses cris, et l'inconnu, en fuyant, a privé ce père imprudent, de la possibilité de réparer l'honneur de sa fille perdu

avec éclat. La péronnelle cependant s'obstine à taire le nom du *quidam*, et devient aussi complice de sa propre perte. Tout le village est instruit de ce scandale ; et Mathurin, qui ne voyait rien au-dessus de la vertu d'Annette, ne veut plus croire à celle d'aucune autre; il s'en va criant partout, que le crime de sa fille est celui du reste de ses compagnes, et qu'il défie tous les pères, toutes les mères et toutes les duègnes, d'en préserver une seule des embûches du Démon. Lucile, ma petite Lucile ! ce défi nous regarde, et, certes, Mathurin en aura menti! Ma nièce est entrée pure dans ce village, et, malgré l'air empesté qu'on y respire, elle en sortira de même. Je la remettrai aux religieuses de *****, telle que je l'ai reçue des mains

de mon pauvre beau - frère défunt (Dieu veuille garder son âme !....) — Tu pleures, ma bonne petite Lucile. Tu as raison, il mérite d'être regretté, ce père là, et le souvenir de son existence te rappelle d'ailleurs un temps de sécurité qui fuit loin de toi ! Mais, ne crains rien, je ne te laisserai point en proie à ces tribulations ; et, afin d'épargner à tes yeux, un sepectacle aussi dangereux, j'avancerai de quelques jours ton départ pour le couvent. Rassure-toi donc ; avant huitaine tu seras dans la maison du Seigneur, et au milieu de ses filles chéries.

Les pleurs de Lucile redoublent. Croyez - vous, *charitable* Séraphine, que le souvenir du cher papa les fasse seul couler ? Moi, j'avoue franchement que je ne

partage

partage pas votre opinion. Ce que j'ai vu précédemment, et certains coups-d'œil dirigés sur le presbytère pendant votre dernière phrase ? . . . . Tenez, je ne sais si je me trompe; mais je serais presque tenté de croire que le couvent n'est pas tout-à-fait du goût de mademoiselle Lucile. Le couvent ! il faut convenir que cela est un peu dur : à dix-sept ans, prendre la guimpe ! Dame Séraphine, le moyen que vous employez-là pour conserver intacte la vertu de votre nièce, a été la cause de plus d'un égarement. La haine de l'esclavage est une terrible chose; on perd alors toute retenue, et telle pour éviter la prison, courut à travers champs ...... Puis, vous avez de si drôles de manières! Tout ce bavardage, tous ces propos. . . . . A peine pourrait-

ou les tenir sans danger à une insensible de quarante ans. Tout le village, dites-vous, est gangréné; Eh! mon Dieu, laissez les gens pour ce qu'ils sont, et ne venez point présenter à un jeune cœur, des tableaux capables de faire sur lui une impression terrible, de l'arracher à de pieux documents. Voulez-vous savoir l'effet qu'ils ont opéré sur Lucile? Eh bien! le voici: Lucile, tout à l'heure, rougissait d'arrêter avec plaisir ses yeux sur un jeune homme; elle se refusait ce plaisir, ne le prenait du moins qu'à la dérobée, et tâchait de le cacher à celui qui en était l'objet; car je l'ai bien observée, et j'attribue maintenant à sa pudeur, ce que je nommais coquetterie. Que va-t-il résulter de votre indiscrétion? Ce qu'il en va résulter! Ah, ah!

il en va résulter que Lucile désormais contraindra moins ses regards, et que lorsqu'ils rencontreront ceux du jeune homme, elle ne les baissera pas, et dira : « Pourquoi ne le regarderais-je » pas ? Jeanne parle bien à Pier- » rot ; Marie se promène bien » avec Alexis ; Susanne. . . . . » et puis, c'est sans conséquence ; » dans huit jours, je ne serai » plus ici ». Le cœur gros de soupirs, elle ajoutera peut-être : « Puisque dans huit jours je re- » noncerai pour jamais au monde, » c'est bien le moins que je ne » le boude pas d'ici à ce temps- » là ! » Un regard, vous ne l'ignorez pas, dame Séraphine, un regard est de la dernière conséquence entre deux jeunes gens de cet âge. D'ailleurs Lucile ne sera pas seule ; croyez-vous que no-

tre drôle ne saura pas profiter de la disposition des choses ? Il employera quelque ruse diabolique pour parler à votre nièce, et vous savez avec quelle *froideur* jeune fille reçoit ordinairement la première déclaration d'amour ! Puis, la circonstance particulière, *l'honneur du couvent, le désir de la liberté*. . . . O Séraphine ! Séraphine, je tremble pour votre dépôt !

Mais, aussi, monsieur le Séminariste, je voudrais bien savoir si c'est pour ce *doux manége* que votre respectable cousin vous a quelques instants dérobé aux exercices de Saint-Nicolas ? Oubliez-vous que bientôt vous allez prendre les ordres sacrés ? Oh ! je le vois, la tête n'y est plus, le cœur seul est maître, l'imagination s'exalte, et tout-à-

l'heure, nous serons capable de toutes les folies, que ne manque jamais d'inspirer à jeune tête, le tendre sentiment qui convertit la sagesse même en démence!

Qu'elle est jolie en effet! qu'elle est intéressante cette femme que nous avons aperçue dans la maison voisine! En cessant de la voir, nous venons de sentir combien elle est nécessaire à notre bonheur. Oh! oui, désormais la vie sans elle serait pour nous un supplice affreux! Lui parler, lui faire l'aveu de l'amour que ses charmes ont allumé dans notre âme, nous porterait au comble de la félicité! . . . Mais comment? par quels moyens? . . . . Cette vieille, qui est tout au moins sa tutrice, a l'air trop inabordable! . . . . . . Eh bien! allons nous jeter aux genoux de notre cousin, lui con-

fesser le dégoût que nous nous sentons pour l'état ecclésiastique; l'amour qui . . . . . Oui, notre cousin . . . . ; il est bon, mais il est prêtre, et par esprit de corps, il ne voudra jamais consentir . . . . ; puis, c'est d'une famille entière qu'il faut vaincre les préjugés! . . . Lui avouer tout, d'ailleurs, la confidence est périlleuse! Si cet aveu n'est pas de son goût, il va nous renvoyer au Séminaire, et nous y recommander si bien! . . . . Ah! non, non, ne lui disons pas, renfermons en nous-même notre passion chérie, et tâchons de trouver en nous quelques ressources.

Lucile était devenue pensive; elle n'égayait plus son travail par des chansonnetes, et si quelquefois son ancien goût pour la musique reprenait le dessus, des romances langoureuses confiaient aux échos

l'état de son cœur. Dame Séraphine, dont jadis elle entendait complaisamment tous les barvadages, lui semblait insupportable, son ouvrage ne l'occupait plus, ses propres réflexions l'importunaient; et, enfin dans la journée, on ne passait d'heureux instants, que ceux où, en l'absence de la tante, on pouvait s'approcher de certaine croisée dont nous avons plus haut donné connaissance?

Un soir donc, Lucile était tristement assise auprès de dame Séraphine, elle avait déjà plusieurs fois quitté et repris son filet, et écoutait alors avec impatience quelques vieux contes, dont cette dernière prétendait embellir la veillée. Soudain on frappe à la porte; Lucile se lève, et demande qui est là: « *Ave*, ma sœur, lui ré-

pond-on. » A ce signe sacré, Lucile, ouvre la porte, et dame Séraphine s'inclinant pronfondément, salue d'un ample *deo gratias*, l'individu qui s'introduit dans la maison sous les attributs d'un Frère quêteur. « Ma sœur, le ciel a dit aux justes : Frappez, et l'on vous ouvrira ; mais ne frappez jamais à la porte du méchant. Le bon curé de ce village est endormi, et, ma sœur ! la sainte réputation dont vous jouissez, m'a inspiré de venir vous demander un asyle. » — Mon père, reprit la dévote Séraphine se signant, *non digna sum ut intres sub tectum meum* ; mais je recevrai de mon mieux le serviteur de Dieu.

« Preste ! à l'ouvrage ! courons aux provisions. Vous, Lucile, achevez les préparatifs, tandis que je

vais tenir compagnie au saint homme ; car il n'est pas honnête de le laisser ainsi seul. O mon enfant ! une telle visite est une bénédiction de Dieu ! Quel heureux présage pour la cérémonie que nous devons célébrer à la fin de cette semaine ! »

Les préparatifs s'achèvent, Lucile dresse la table, et bientôt on prend place. Après avoir causé de choses indifférentes, on en vient aux vœux que sous peu de jours Lucile va prononcer. Le Frère quêteur applaudit à ce louable projet, fait à la jeune fille un docte sermon sur les douceurs et les devoirs de son état futur, et finit par offrir auprès de l'Abbesse du couvent cité, la protection du Supérieur de son ordre. Cette protection adoucira pour Lucile l'entrée de la vie monasti-

que, et il sera même possible que par son moyen l'on obtienne quelque diminution à la pension du noviciat, et une réduction considérable sur la dot. Lucile reçoit ces offres de service en soupirant; mais dame Séraphine quitte la table, on ne peut plus contente du frère capucin. Le frère, avant de se retirer dans la chambre qu'on lui destine, allègue une insomnie qui, malgré la fatigue, le prive ordinairement du repos une grande partie de la nuit, et demande à dame Séraphine si elle peut lui procurer un livre saint, qui l'occupe en attendant l'heure que le ciel a marquée pour son sommeil. Séraphine s'échappe aussitôt et monte précipitamment à sa chambre pour en descendre au religieux, ce que sa bibliothèque contient de meilleur. Le

capucin s'approche alors de Lucile, qui, à ses côtés, se tenait devant la cheminée, et lui serrant le bras avec une expression très-animée. « Lucile, s'écrie-t-il, adorable Lucile, que ce déguisement cesse de vous abuser! Reconnaissez sous ces habits trompeurs un amant qui brûle pour vous de la plus vive flamme, et qui est prêt à tout entreprendre pour mériter votre main. Lucile, l'amour a guidé mes recherches, je suis instruit de tout; on veut vous forcer à prendre des chaînes abhorrées : mais je viens vous arracher à votre tyran. Que cette tentative ne soit pas perdue; accordez-moi un rendez-vous, il faut que nous en conférions ensemble.» Lucile, surprise, semblait hésiter. « O vous, qui avez su m'inspirer de si tendres sentiments,

continua le faux religieux jetant ses bras autour d'elle, aurais-je vainement tenté de vous arracher au malheur! répondez, ne craignez rien...... cette fausse barbe me rend-elle méconnaissable à vos yeux?..... Regardez maintenant, poursuit-il décrochant les trompeuses livrées de la sagesse, et reconnaissez celui qui chaque jour vous exprime par ses gestes, l'amour qui lie à jamais ses destins aux vôtres! » A cet instant, Séraphine rentre dans la salle. Elle voit Melval (ainsi se nommait le jeune cousin du pasteur); elle voit Melval, dis-je, dans l'attitude d'un séducteur qui veut ravir des faveurs à sa victime, et pousse un cri d'horreur et d'indignation. Le capucin lâche sa proie; ouvre la porte et fuit à toutes jambes. Dame Séra-

phine le poursuit en réitérant ses clameurs ; mais il lui échappe, et excédée de fatigue, elle s'arrête pour raconter sa funeste aventure aux villageois, qui, éveillés par ses cris, arrivent de toutes parts. Chacun, enflammé de colère, crie bientôt vengeance, et on se disperse pour courir à la poursuite du perfide quêteur.

Le tumulte, qui va toujours croissant, finit par pénétrer jusqu'au fond du Presbytère. Le Curé s'habille à la hâte et se transporte chez dame Séraphine. Celle-ci lui raconte le fait dans tous ses détails, et le bissac du frère est produit à l'appui. Le pasteur se fait décrire son costume, et le trouvant parfaitement conforme à celui des religieux du couvent voisin, dont il s'est dit relever, promet de faire le lendemain, ses

plaintes au Supérieur. Dame Séraphine se calme un peu, et s'efforce de tranquilliser Lucile qui paraît fort agitée de cette entreprise soudaine ; et à l'instant fatal elle a témoigné sa vertu par *un cri de surprise et d'effroi.*

Le lendemain, le curé craignant la négligence ou les bévues d'un commissionnaire, monte sur sa haquenée et prend le chemin du couvent. A son arrivée, il se rend chez le Supérieur, et lui fait connaître le sujet de son voyage. Le Supérieur, étonné, lui exhibe un ordre qui, depuis six mois, interdit la quête au couvent qu'il régit, et proteste que, depuis ce temps, aucun religieux n'a passé les murs de la maison. Le curé, déjà satisfait de cette explication, trouve encore une nouvelle preuve de l'innocence des capucins

dans leurs figures vénérables et cassées, et reprend le chemin du village, préoccupé de cette singulière aventure.

Il fait son rapport à dame Séraphine ; et le capucin séducteur ne pouvant plus être qu'un laïc travesti, il ordonne dans tout le canton une perquisition exacte des habits. On ne trouve rien, et personne dans les alentours ne déclare avoir vu de Frère quêteur. Bientôt la colère des villageois se tourne sur dame Séraphine qui a inutilement troublé leur repos, et les a exposés à de désagréables perquisitions : ils la traitent de visionnaire et d'extravagante.

L'un des petits défauts de dame Séraphine était l'opiniâtreté. Quand elle avait une fois avancé quelque chose, eût-il dû en coûter la destruction d'un royaume,

elle soutenait son dire; et pour lui donner de la force, l'étayait par des propositions, de la fausseté desquelles elle-même était pleinement convaincue. Dame Séraphine, en cette occasion, croit donc son honneur intéressé à prouver qu'elle n'est point une visionnaire; et, pour ce faire, elle dit à qui veut l'entendre, *que le capucin qui a voulu violenter Lucile, est réellement du couvent de*****; mais que ces sortes d'incartades étant familières à tous les membres de la congrégation, ses confrères ont, à charge de revanche, dissimulé son crime.*

Cette diatribe vole de bouche en bouche, et circule bientôt dans toute la province: elle vient aux oreilles du Supérieur des capucins. Celui-ci se pique et somme

dame Séraphine de faire réparation au couvent. Dame Séraphine refuse ; on la cite en justice, et elle est condamnée à des dommages et intérêts considérables, n'ayant pu apporter aucune preuve du fait qu'elle avait avancé. La perte de ce procès devient favorable à Melval; car, pour satisfaire à l'action de la justice, non seulement elle sacrifie tout son argent comptant ; mais elle est même forcée d'avoir recours à ses amis. Le prix de la pension de Lucile se trouve donc consommé, et pour la conduire au couvent, il faut attendre la perception des revenus.

Notre jeune homme ne s'endort pas cependant ; il cherche les moyens d'entretenir Lucile de sa flamme et de ses espérances. Enfin, après vingt projets aussitôt détruits que conçus, une idée lui

sourit, et il l'adopte. Il gagne l'enfant de chœur, chargé de distribuer le pain beni les jours de fêtes, et introduit un billet dans le morceau destiné à Lucile. Ce morceau lui est fidèlement remis, et quelques mots amphibologiques du malin distributeur lui indiquent l'usage qu'elle en doit faire. Elle lit le galant poulet, ne le livre pas à sa tante; mais n'ose y répondre. Melval poursuit la correspondance, l'active par d'autres moyens encore, et fait si bien que Lucile, au bout de quelques jours, se décide à lui avouer que son hommage ne lui est point indifférent. Dès-lors la chaîne amoureuse se serre; on jure de ne jamais la briser, une confiance entière s'établit entre les deux amants, et on s'occupe en commun des moyens de détourner le

funeste avenir. Soudain toutes les difficultés s'aplanissent, et toutes les circonstances se déclarent en faveur de nos jeunes gens. Melval, près de repartir pour le séminaire, a reçu de sa famille une somme assez considérable : un camarade d'études, qui lui est tout dévoué, vient exercer le sacerdoce dans une ville voisine ; et il a promis d'unir les deux amants. Il ne s'agit donc plus que de faire évader Lucile, et de la conduire à cet endroit. Ce dernier obstacle aussi est bientôt levé. La dame Séraphine attend une de ses parentes, qu'elle n'a point encore vue, et qui doit, avant de se marier, venir régler avec elle quelques affaires d'intérêt. Cette parente est jeune; Melval est joli garçon, il n'a point encore de barbe; on décide

qu'il jouera son rôle. Par l'entremise du camarade de classe, une lettre timbrée du lieu où réside la jeune parente, parvient à la dame Séraphine, et lui annonce sa prochaine arrivée.

Le temps s'écoule rapidement; le terme fixe arrive enfin: Melval, après avoir tout préparé pour fuir la nuit suivante avec son amie, aborde la chère tante, revêtu d'habits de femme.

Séraphine reçoit sa parente avec toute l'aménité possible. Melval, sur le soir, sort sous le prétexte de lettre à remettre, rentre chez son cousin, se met à table avec lui. Après le soupé, il se retire comme de coutume dans sa chambre, reprend son déguisement, s'évade par la fenêtre, et retourne chez Séraphine: on soupe, et chacun bientôt se retire.

Melval fixe dans sa tête le site du corridor sur lequel les chambres de Séraphine et de sa nièce ont leurs portes, et se promet bien, comme il s'y est engagé, d'aller éveiller cette dernière, vers le milieu de la nuit, moment déterminé pour l'évasion. Mais un accident déconcerte encore ses mesures, et le jette dans le plus grand péril. La chambre qui lui était destinée avait son issue sur un corridor qui aboutissait par ses extrémités à deux escaliers tournants, lesquels servaient eux-mêmes d'entrée et de sortie au corridor occupé par Séraphine et sa nièce, et communiquait avec le reste de la maison par le moyen d'une allée obscure ouverte sur leur gauche. Au milieu de ce dernier corridor peu long, les chambres des deux femmes se faisaient face.

Melval, guidé par Séraphine, l'avait traversé d'un bout à l'autre pour gagner son gîte, cette *bonne parente* craignant de l'exposer en lui faisant descendre le premier des escaliers qui, depuis long-temps, menaçait ruine. Dans ce passage la porte de Lucile se trouvait à sa droite, et devait précisément, lors de la visite nocturne, se retrouver à gauche. Melval grava bien cette circonstance dans sa mémoire ; mais malheureusement en entrant chez lui, il ne remarqua pas que ce même corridor avait deux issues ; que toutes deux, par un escalier de même forme, conduisaient à la chambre de Lucile, et qu'en conséquence il se tromperait infailliblement, s'il ne se souvenait aussi par quel bout de ce corridor, il était arrivé à son gîte. Il

se coucha cependant, et dormait si peu, qu'il fut éveillé bien long-temps avant l'heure dite. Il fit sonner plusieurs fois sa montre qui annonça enfin le moment tant désiré.

Il se lève alors, ouvre doucement la porte, et se met en devoir d'exécuter son projet. Mais il se trompe, prend un bout du corridor pour l'autre, et gagne l'escalier opposé à celui par lequel il est descendu. L'escalier tient bon, et Melval arrive sans accident dans le corridor qui renferme l'*inquiet* objet de son amour. Cette erreur a la suite qu'elle doit naturellement avoir : il prend la porte de dame Séraphine pour celle du Lucile, et ouvre. Notre dévote ne dormait pas ; elle eût été saisie d'une frayeur mortelle, si Melval en tournant la clef, n'a-

vait prononcé doucement le nom de Lucile. Ce nom et les mots qui le suivent, lui donnent l'idée d'un complot; elle veut profiter de la méprise, et écoute en silence. « Lucile, disait Melval, Lucile, » il est temps, habillez-vous, et » fuyons..... Allons, allons, ajou- » ta-t-il bientôt en tirant à lui » Séraphine, dépêchez-vous; que » la parente de Séraphine n'ait pas » le même sort que le Capucin » de **** ». Séraphine feint alors de s'éveiller, pousse un soupir et étend les bras : « Eh bien ! reprend » Melval en réitérant son geste » excitatif, c'est votre amant, » c'est Melval ». Ce dernier mot était celui qu'attendait Séraphine pour éclater. Elle se précipite au bas de son lit, d'un violent coup de poing, pousse le jeune homme du côté de la fenêtre, sort, ferme

sa

sa porte à double tour, court à celle de Lucile, en fait autant et s'élance, comme une furie, hors de la maison.

Melval, revenu du premier moment de terreur, porte ses yeux de tous côtés, reconnaît sa méprise, et maudit son étourderie. Comment se tirer d'embarras? Séraphine n'est pas sortie sans intention, et il est à parier qu'elle va bientôt reparaître avec le cousin. Quelle visite pour le pauvre Melval! Il se désespère, et frémit de rage et d'impatience. Tout-à-coup la lune, momentanément cachée par des nuages, éclaire l'horizon. Melval, à cet instant, jette les yeux sur la fenêtre, reconnaît avec surprise qu'il se trouve dans cette même chambre où chaque matin il voit travailler Lucile, de la maison du pasteur, et d'un

coup-d'œil il embrasse toutes les possibilités d'une évasion. Le plan est aussitôt exécuté que conçu. Il saute par la fenêtre qui heureusement se trouve être celle d'un premier peu élevé, franchit deux murs de jardin, qui seuls le séparaient du Presbytère, applique contre la fenêtre de sa chambre, l'échelle du jardinier qui lui a servi à tromper la vigilance de son cousin, entre dans cette chambre, repousse au loin l'échelle, ferme sa croisée, et se couche.

Dame Séraphine n'avait pu mettre la même promptitude dans son voyage. Par ses derrières, la maison du curé était bien proche du bâtiment qu'elle occupait; mais les rues du village se trouvaient tellement disposées que, pour aller de la porte de l'une à celle de l'autre, il fallait faire plus d'un quart de

lieue, décrire d'abord une ligne droite de plus de deux cents pas, suivre ensuite un fort long coude, et retomber dans la parallèle, de manière que Melval eut plus de temps qu'il n'en avait besoin pour la mettre en défaut, et détruire toutes les traces de son crime.

Elle arriva cependant, furieuse de la découverte qu'elle venait de faire, fière des chaînes qu'elle avait imposées au redoutable séducteur, et, dans le fond, un peu joyeuse de pouvoir forcer notre vieux curé à reconnaître dans son cousin la vérité d'une prétendue vision sur laquelle il s'était souvent permis des railleries.

Dans les villages on est peu défiant, et les portes sont plutôt une sauve-garde qu'une défense. Le Presbytère de *** se trouvait dans ce cas. Dame Séraphine, d'un vio-

lent coup de pied, ouvre donc la principale porte ; elle tourne ensuite à sa gauche, et s'introduit de la même manière dans l'un des corps-de-logis. Elle va droit au lit qu'elle savait au rez-de-chaussée et occupé par la servante du pasteur : « Marie ; s'écrie-t-elle, et vîte ! et vîte ! conduisez-moi à l'appartement de votre maître ! » Les paroles ne suffisent pas à son impatience ; elle saisit un bras, et l'entraîne au milieu de la chambre. Les rayons de la lune frappent alors sur le visage de cette prétendue Marie, et Séraphine reconnaissant une différence sexuelle, s'écrie en faisant de la main gauche, un geste d'horreur : « Ciel ! que vois-je ?.... Mathu-» rin !... O crime ! ô ignominie !.... » Monsieur le curé ! monsieur le » curé ! » Mathurin (car c'était

bien lui), Mathurin s'éveille enfin, et reconnaissant le danger de sa situation, fait effort pour se dégager des mains de Dame Séraphine, qui se cramponne à lui en redoublant encore de clameurs. La servante se jette en bas de son lit, et s'unit à Mathurin pour repousser la dévote; mais celle-ci fait si bon usage de ses ongles et de ses dents, qu'il est impossible de lui arracher sa proie. Grand combat. La fenêtre était ouverte, et cette scène se passait à quatre pas d'elle. Le pied glisse à l'un des trois champions, l'équilibre lui manque, et il roule dans la cour, entraînant les deux autres. Ils tombent, sans se lâcher, sur des débris de tuiles et d'ardoises entassés en pyramide devant une assez large ouverture, qui, à volonté, donnait du jour à la serre où

couchait le jardinier. La force du contre-coup les renvoye si rudement sur les planches pouries, qui alors fermaient cette ouverture, que ces planches se brisent en donnant entrée aux combattants.

Précisément au bas de cette ouverture était placé un lit où dame Mathurine se consolait à cet instant dans les bras agriculteurs, de l'absence du fidèle époux, parti depuis deux jours pour la ville voisine. C'est sur ce lit que se termine lourdement la chute des malencontreux guerriers. Dame Mathurine, écrasée par leur poids, pousse des cris horribles, tandis qu'Ambroise, furieux, fait sentir aux assaillants, la vigueur de son poing. Par les chances du combat, Mathurin est bientôt renvoyé dans les bras de sa chaste moitié qui levait les mains au ciel, en in-

voquant du secours. La méchante Phébé qui, cette nuit, semble un instrument de désordre, éclaire encore une reconnaissance; cette reconnaissance est suivie des imprécations et des voies de fait de Mathurin, lequel prétend avoir, seul, droit de coucher dehors, et qui, en conséquence, prodiguant à son épouse les plus doux noms, compense par maintes brutalités les caresses qu'elle a reçues d'un suppléant odieux. Mathurine qui n'aime pas les longues entrevues en pareil cas, lui abandonne le champ de bataille, et profite d'un mouvement qui le force de prendre part à la mêlée générale, pour gagner, dans l'obscurité, la porte qu'elle connaît parfaitement. Mathurin s'aperçoit de sa fuite, se débarrasse des combattants, et la poursuit: Ambroise

vole aux secours de sa Dulcinée ; dame Séraphine double de vîtesse pour atteindre Mathurin, et Marie qui s'efforce vainement de la retenir par sa jupe, est entraînée et ferme la marche.

Mathurine, égarée par la frayeur, et cherchant plutôt à se cacher qu'à fuir, se précipite dans le corps-de-logis qui fait face à celui que nous avons vu tout à l'heure déserté de son époux, et le parcourt rapidement. Monsieur le curé, qui habitait l'extrémité de ce corps-de-logis, s'avançait alors, son bougeoir à la main, pour apprendre la cause du tumulte qui se faisait entendre, il y avait quelques minutes, dans l'autre partie de la maison. Il rencontre Mathurine, chancèle et fait une chute.... Mathurine éprouve le même accident par l'effet

du contre-coup, et tous les coureurs venant successivement se prendre à ce piége, tombent les uns sur les autres : la chandelle rouleau loin, et s'éteint.... Pour comble de malheur, le chien de garde, attiré par le bruit, accourt à cet endroit, et se jetant sur les *quidams* qu'il prend pour des voleurs, augmente encore le désordre par ses aboiements et les coups de dents qu'il distribue à droite et à gauche.... Les blessés font retentir la maison de leurs cris, et chacun en général pousse des hurlements affreux.

Des voisins, alarmés du train infernal qui se fait depuis près d'un quart-d'heure dans le Presbytère, et croyant les jours du curé en péril, se hasardent d'entrer, armés de fourches et munis de flambeaux : ces cris les guident,

et ils arrivent sur le champ de bataille. Chacun se relève alors, et à force de coups, on parvient à faire lâcher prise au chien qui s'acharnait sur la chevelure de dame Séraphine. Le bon pasteur ému, contusionné en plusieurs endroits, et pouvant à peine parler, demande quelle est la cause de ce désordre, et témoigne aux trois étrangers, sa suprise de les voir figurer dans cette scène inconcevable. « Monsieur le curé, s'écrie dame Séraphine!..... j'ai trouvé dans votre maison..... ces deux vipères..... couchées....., l'une avec votre servante....., et l'autre avec le jardinier!...... » Mathurin sent alors la nécessité de faire cause commune avec sa femme; et, comptant sur l'appui des intéressés, essaye de se tirer d'affaire par un mensonge : « O furie des

enfers ! s'écrie-t-il avec de grandes apparences d'indignation et de colère, c'est donc pour nous jouer c' chien d' tour, qu' t'es venue nous chercher, ma femme et moi, pendant que j' dormions ben tranquillement côte à côte, sous prétexte qu' mossieur le curé était z'à l'agonie, et qui voulions nous dire queuqu' chose d' ben intéressant ! C' te Mégère, à peine est-ce t'y qu' j'avons été entrés dans la maison conduits par alle; alle a crié au voleux, et a profité d' l'obscurité pour nous mettre aux prises avec ces braves gens, avec qui qu'a dit z' à persent qu' j'ons couché s'lon note sexque.» - Satanée coquène! ajoute Marie, forte de ce stratagême! — « C'est donc toi, poursuit Ambroise, c'est donc toi, scélérate, q' as brisé la fenêt'e d' ma serre,

et fait débouler les piarres sus mon lit, à c' te fin d' me faire sortir d' ma niche? Nom d'un navet!» — Vous allez voir tout à l'heure que c'est moi qui serai coupable, s'écria dame Séraphine grinçant les dents! Mais, monsieur le curé..... — Mais enfin, reprit le curé, effectivement qu'êtes-vous venue faire chez moi? prouvez d'abord qu'aucun mauvais dessein ne vous y a conduite, et j'écouterai ensuite l'accusation ridicule que vous intentez à mes serviteurs. — Ah! ce que je suis venue faire chez vous? monsieur le curé!... je suis venue chez vous, monsieur le curé, pour vous faire compliment de la conduite édifiante de votre cousin, et vous prier de l'avertir qu'une autre fois, quand il voudra enlever ma nièce après l'avoir séduite, il ne se trompe

pas de porte, et ne prenne point ma chambre pour la sienne. — Que signifie tout ce barbouillage ? mon cousin a séduit et voulu enlever votre nièce ? — Oui, monsieur le curé, cette nuit même ; et il n'y a pas encore une heure. — Une première leçon devrait avoir assez corrigé dame Séraphine, pour qu'elle ne prît plus ses visions pour des réalités, ou pour que du moins par son bavardage elle ne les transformât pas en calomnies. — Voilà une clef, monsieur le curé, voilà une clef qui suffira pour prouver le fait que j'avance. J'ai moi-même enfermé le galant dans ma chambre, et je venais vous inviter à lui aller ouvrir. — Mais vous extravaguez, encore une fois vous extravaguez ! Hier soir Melval a soupé avec moi, et s'est en ma présence retiré dans sa

chambre. Cette chambre, située au dessus de la mienne, n'a qu'une issue, et cette issue est un escalier qui donne précisément à la tête de mon alcôve. Il ne peut sortir sans que je m'en aperçoive, et je vous assure qu'il n'a pas bougé. — Monsieur le curé, il n'a pas plus couché que soupé chez vous; c'est chez moi qu'il a soupé sous les habits d'une de mes parentes.... Oh! vous cherchez vainement à pallier sa faute! — Vous êtes bien folle ou bien impudente, dame Séraphine! — Pas tant de raisons, monsieur le curé, pas tant de raisons; montons à sa chambre, et l'on verra qui de nous deux a tort. — Ah! volontiers...., de tout mon cœur. On se met en route, on arrive: dame Séraphine, triomphante, ouvre précipitamment la porte, et

se rencontre nez à nez avec Melval, qui, enveloppé dans sa robe de chambre et éclairé par une lampe de nuit, se préparait à descendre pour s'enquérir aussi de la cause du désordre qui paraissait régner dans la maison. Dame Séraphine laisse échapper un, Ah ciel! recule quelques pas, se frotte les yeux, et touche le jeune homme, comme pour s'assurer que ce n'est point une vaine apparence qui séduit ses regards troublés. Le curé entame une sévère morale, et les quatre accusés, forts de cette circonstance, accablent la visionnaire d'injures et de reproches. Tout dépose, en effet, contre elle, et les voisins même du pasteur, quoiqu'étrangers à ses calomnies, ne peuvent s'empêcher de lui en témoigner leur

indignation. Dame Séraphine s'agite en cent façons, et ne sait quelle contenance garder. « Monsieur le curé, dit-elle bientôt, je vois que j'ai été trompée par quelque scélérat, et j'en demande pardon à monsieur Melval. Mais ce qu'il y a de bien sûr, c'est qu'un coquin s'est introduit dans ma chambre cette nuit, qu'il a feint de me prendre pour Lucile; et, en contrefaisant la voix de monsieur, m'a dit se nommer Melval. Ce ne peut être qu'un ennemi qui cherchait à me brouiller avec ma nièce, et à m'attirer le ressentiment de monsieur le curé. Mais il est pris; que sa malice retombe sur sa tête! Venez, monsieur le curé; venez, monsieur Melval, venez tous; que le village entier soit témoin de son infamie. On adhère sans

difficulté à cette requête, et on défile.

Arrivée chez elle, dame Séraphine fait retentir le redoutable corridor d'imprécations et de menaces; chacun s'efforce inutilement de la calmer : elle ouvre avec rage la porte de sa chambre, et se précipite furieuse; ... mais ses yeux vainement cherchent une victime et sa surprise est pour les assistants, le sujet d'un bruyant éclat de rire...... On court à la chambre de Lucile; on la trouve endormie, et rien autour d'elle n'indique les préparatifs d'une évasion. En vain Séraphine voudrait-elle prétendre que le *quidam* a sauté par la fenêtre. Les bons paysans qui, à beaucoup près, n'ont pas la légèreté en partage, se récrient sur l'impossibilité de faire un pareil saut, sans se rom-

pre le cou, et l'assurance de dame Séraphine que cette fenêtre était fermée quand elle sortit, est regardée comme un nouveau témoignage de démence ou de mauvaise foi. Elle cherche vainement les preuves matérielles du délit ; les hardes trompeuses ? elles ont disparu. Séraphine est donc absolument déclarée visionnaire et peu s'en faut même qu'on ne parle de la conduire aux Petites Maisons.

Cependant une femme s'est bien présentée la veille : cette femme, elle l'a vue ; cette femme, elle lui a parlé ; cette femme, elle a soupé avec elle ; cette femme enfin, Lucile même atteste sa présence, quoique niant les relations supposées par le discours nocturne que prétend avoir entendu dame Séraphine. Mais personne ne veut

croire à l'affirmation de Lucile; chacun reprend que sa tante lui a dérangé la tête, ou qu'elle cède en ce moment à la crainte de lui déplaire.

Séraphine frappée des deux événements singuliers qui l'ont successivement entraînée dans de funestes *quiproquo*, étourdie par les cris de tout ce qui l'environne, n'en vient pas jusqu'à se croire visionnaire, mais finit du moins par s'imaginer que le ciel, sans doute irrité contre elle pour quelque pécadille, l'a soumise à la puissance du démon, et que ces deux événements sont des embûches du malin esprit. La frayeur suit de près cette opinion, et désormais heurter sà a porte, c'est lui donner ún coup de poignard. Séraphine ne peut rester longtemps dans cet état de détresse

et d'anxiété; l'ennui de cette position fatigante, l'amour du repos et le désir de se réconcilier avec Dieu, la conduisent bientôt chez le bon pasteur. « Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ? s'écrie celui-ci en la voyant entrer dans son cabinet où il causait alors avec son cousin ? avons-nous encore quelque chimère à combattre ? — Oh ! monsieur le Curé, si vous connaissiez les tourments que j'endure ! » — Effectivement, qu'avez-vous donc ? Vous me paraissez bien changée ; vous êtes d'une pâleur effrayante. — Oh ! monsieur le Curé, je ne dors plus, je ne repose plus, je ne jouis pas d'un seul instant de tranquillité ! — Eh ! pourquoi donc ? — Hélas ! poursuit Séraphine regardant le ciel d'un air pitoyable, ... hélas ! .... Oui, monsieur le Curé, je n'ai

plus d'espoir qu'en vous ; vous seul pouvez mettre un terme à mes maux ! — Parlez donc, ma bonne-amie, parlez, reprend le Curé s'approchant d'elle avec les marques du plus vif intérêt ; vous savez que j'ai toujours fait mon bonheur de me rendre utile à mes paroissiens. Voyons, que puis-je faire pour vous ? — Oh ! beaucoup ! monsieur le Curé, beaucoup ! — Mais, quoi encore ? — Purifier mon logis, en chasser le diable, et y introduire l'esprit saint. — Maudite soit la chute ; s'écrie le Curé en s'éloignant d'elle avec impatience ! Tout de bon ; êtes-vous devenue folle, dame Séraphine ? — Non, monsieur le Curé ; mais il n'y a que ce moyen de me rendre le repos.... Depuis que je ne vous ai vu, monsieur le Curé, j'ai observé bien des

choses sur les événements inconcevables qui ont troublé ma tranquillité, et ces observations m'ont convaincue qu'ils sont l'ouvrage du démon. — Ah! l'on ne tient pas à de pareilles extravagances! — Monsieur le Curé refuse donc de venir à mon aide? — A dieu ne plaise que j'avilisse mon ministère par de semblables puérilités! — Hélas! il faudra mourir répudiée du ciel! — Mais considérez donc, ma bonne-amie..... — Tout est considéré, monsieur le Curé, tout est considéré, et je vois l'enfer s'ouvrir devant moi! — Mais, ma fille, songez donc que notre sainte religion proscrit de telles idées qui blessent également, et la toute-puissance, et la bonté de Dieu; songez que notre divin Sauveur . . . . — Il m'abandonne! il m'abandonne! — Mais,

encore une fois.... — Oh ! monsieur le Curé, je n'entends rien ! l'esprit saint a délaissé mon âme, et ne peut revenir lui apporter le calme et la paix, que par votre ministère ! — Non, non ; eh ! mon Dieu, écoutez.... — Rien ! rien ! — Oh ! puisque cela est ainsi, je vous laisse ! Jeune théologien, tâchez de rassurer cette femme, tandis qu'en célébrant la messe, je vais prier pour elle.

Melval, qui se consumait depuis long-temps en vains projets, croit entrevoir dans cette circonstance un moyen sûr de parvenir facilement à son but ; il feint de se laisser prendre petit à petit aux discours de dame Séraphine, et finit par lui promettre l'assistance d'un prêtre de ses amis. Séraphine se jette à ses pieds, embrasse ses genoux avec reconnais-

sance, et le prie de vouloir bien se charger aussi de faire toutes les démarches nécessaires auprès de ce prêtre. Melval lui fait toutes les promesses qu'elle exige, à condition qu'elle gardera sur les suites de cette affaire, un silence absolu, et qu'elle feindra même devant le sévère cousin, d'être guérie de ses folles appréhensions.

Il va trouver à la ville voisine, cet ami tonsuré dont nous parlions naguères, et lui fait sentir combien l'occasion est favorable au mariage projeté depuis long-temps entre Lucile et lui ; il ne s'agit de rien moins que de se rendre chez dame Séraphine, et de convertir, sans qu'elle s'en aperçoive, la cérémonie purificatoire en cérémonie nuptiale. L'ami, par la disposition d'esprit de dame Séraphine, craint que cette der-

nière

nière scène ne lui fasse tout-à-fait tourner la tête, et refuse d'y donner les mains. Melval insiste, et essaye de prouver que ce mariage lui rendra au contraire toute la plénitude de sa raison, en rétablissant la cause physique des événements qu'elle croit surnaturels. « Toute sa folie, dit-il, consiste à croire que le diable s'est présenté à elle sous divers travestissements, et cette persuasion lui fait imaginer qu'il est désormais maître de sa destinée ? Prouvons-lui que ces travestissements ont été employés par un homme, et elle cessera de sacrifier à cette chimère absurde ! Vous le voyez, c'est son intérêt qui me guide ». L'ami cède et consent à tout. Cependant la disposition particulière des choses ne lui permettra pas de coopérer directement à ce mariage. Comme

la scène doit se passer dans la cure du cousin de Melval, et que cela pourrait entraîner par la suite quelque discussion, on convient de se servir d'un missionnaire qui va partir incessamment pour la Chine, et provisoirement est logé chez le prêtre officieux. Ce missionnaire, gagné par Melval, entre dans le complot. Deux fois on l'amène mystérieusement à dame Séraphine, et enfin on prend jour avec elle pour l'importante cérémonie. Ce jour est précisément celui du départ du missionnaire pour le port où il doit s'embarquer, et Melval s'engage même à lui faire tenir une voiture prête à quelques pas du village qu'habite Séraphine.

Au jour désigné, le missionnaire arrive avec tout ce qui lui est nécessaire pour célébrer l'of-

fice divin. Il est accompagné du nombre de témoins requis ; mais chacun d'eux a son rôle, et par les déhors trompeurs qu'on donne à toutes les cérémonies, la bénédiction nuptiale se fait de point en point, sans que dame Séraphine en ait le moindre soupçon : dans la même ignorance elle signe le contrat de mariage.... Melval est son parrain au pied des autels. Lucile consacre sa virginité en reconnaissance des bienfaits que la providence va répandre sur une tante chérie. Celui-ci est nécessaire à telle partie de l'office; celui-là à telle autre. Enfin on dresse un pompeux formulaire, dans lequel, au nom du Tout-puissant, on invite le diable à se retirer des lieux qu'il a envahis. Dame Séraphine signe. On croit signer ce formulaire, et on le

jette, après beaucoup de grimaces, dans un brâsier ardent avec le bissac du faux capucin. Là se termine la cérémonie, et le prêtre se retire, malgré les instances de dame Séraphine qui retient les autres personnages jusqu'au soir, résolue qu'elle est à célébrer par un magnifique *gala*, l'heureux événement de ce jour.

Le soir, quand chacun des conviés fait retraite, Melval, par les soins de Lucile, se cache dans la maison, et aussitôt que Séraphine est endormie, vole consacrer la couche nuptiale ; car il a été décidé par les deux amants, que, pour plus de sûreté, on consommera le mariage, avant de faire connaître à dame Séraphine la supercherie dont elle vient d'être dupe.

Pendant la nuit, un change-

ment total s'est opéré chez la tante de l'aimable Lucile.... A son réveil son âme est pénétrée des plus douces sensations ; tout à ses yeux prend un aspect riant, et la nature lui semble enrichie de nouveaux charmes. Elle se lève soudain pour faire partager à Lucile ses transports et son bonheur.... Nos jeunes gens, après avoir sacrifié à l'hymen, dormaient alors amoureusement enlacés....

Ce spectacle nouveau pense exciter les cris de Séraphine ; corrigée par le passé, elle se tait cependant, referme la porte sans bruit, et se rend chez monsieur le Curé. Elle arrive cette fois sans accident au lit du pasteur, fort inquiet de son cousin qui n'est pas rentré la veille. Elle lui retrace le spectacle dont elle vient d'être témoin : le Curé, que cette cir-

constance et quelques observations particulières rendent un peu plus crédule, se lève sans mot dire, et la suit.

Dame Séraphine ouvre la porte de Lucile avec la même précaution qu'elle l'a fermée, et jouit cette fois du plaisir ineffable de voir son dire conforme à la vérité. Le Curé saisi recule quelques pas, et est prêt à lancer un terrible anathême contre le coupable, quand un papier qui paraissait abandonné sur le lit, fixe ses regards, et excite sa curiosité. Il le prend et l'ouvre. « Mariés, s'écrie-t-il bientôt avec un geste de surprise! ils sont mariés! » — Que dites-vous-là? monsieur le Curé, reprend Séraphine se portant avec rapidité vers le fatal écrit. — Je dis, madame, que voilà un acte de mariage dans toutes les formes..,

signé de vous.... et dressé dans votre maison.... — « Serait-il possible ?.... hier, aurais-je été dupe ?... » Cette dernière exclamation de dame Séraphine réveille les deux époux ; ils ont bientôt embrassé les genoux du pasteur. « Mon cousin, mon vénérable cousin, s'écriait Melval en sanglotant !.. » — Monsieur ! Ah ! ma tante, disait Lucile en s'enveloppant la tête des vêtements de dame Séraphine ! — Melval, répliqua bientôt le pasteur d'une voix altérée, Melval, vous m'avez trompé. — O mon second père ! je l'adorais ; je ne pouvais vivre sans elle ! — Vous vous étiez consacré à l'état ecclésiastique.... — Je l'abhorrais. — Pourquoi ne me l'avoir point dit ? — J'ai craint d'exciter votre colère, et je n'ai d'ailleurs senti cette haine qu'à l'instant où la

passion qui m'a vaincu, m'enveloppait du voile amoureux! — Et vous, fille imprudente, à quel péril vous êtes-vous exposée en trompant une respectable directrice, pour vous abandonner aux serments d'un jeune homme! quelle frénésie a pu vous porter à un si coupable oubli de vos devoirs? — L'amour de celui qui embrasse vos genoux, vénérable pasteur, et la haine du couvent. — La haine du couvent! vous deviez être religieuse? — Je l'avais promis à son père mourant, reprit dame Séraphine embarrassée de sa contenance. — Et vous, madame, comment se fait-il que ce mariage se soit célébré dans votre maison, et que vous en ayez signé le contrat, sans savoir cependant...? — Monsieur le Curé...., je l'ignore encore....; mais sans doute.... hier....

cette cérémonie purificatoire.... que moi-même j'avais demandée.... —
— Ah! ah! je comprends, dit le bon pasteur avec un sourire qu'il ne put totalement réprimer, vous avez persisté dans vos folles prétentions, et on a mis vos scrupules à profit ? ... Je vous avais défendu.... — Mon.. sieur.... le... Curé.... — Voilà le fruit de votre désobéissance.... Mais à présent que ferons-nous, quoique par contrebande les voilà bien et duement mariés ? Il ne nous reste donc qu'une alternative ; les maudire ou les embrasser.... Pour moi, vous connaissez les devoirs de mon état ; ils sont tracés à la fin de l'oraison dominicale. — Ah! mon cousin! — O digne ministre de la divinité! — Allons, relevez-vous, pécheurs, et venez dans nos bras expier le crime d'avoir trom-

pé des parents qui vous aimaient... Dame Séraphine, sans rancune, embrassez-moi ce drôle-là.... — O mon Dieu! Regardez-le bien; c'est notre diable, allez..... — Ma chère Lucile! — Il vous a causé bien du tourment! D'honneur, je ne le croyais pas si fin.... Tout cela, c'est de l'ouvrage pour moi; il faut que j'annonce cette nouvelle à la famille, et que j'empêche l'exhérédation. Mes biens répondent, n'est-ce pas, Melval? Ah! tu connais mon cœur...... Va, mon garçon, il sera toujours le même, et j'aime mieux trouver en toi un bon mari qu'un mauvais prêtre. Le plus grand crime qu'on puisse commettre devant Dieu, est de consacrer à ses autels un cœur que le monde réclame.... Et vous, ma petite nonne, implorez votre grâce?...... — Ah! reprit Sé-

raphine pressant sa nièce sur son cœur, puis-je en vouloir long-temps à Lucile? — A la bonne heure donc, point de ressentiment... Il faut encore savoir quelque gré à nos enfants, de la supercherie d'hier.... Combien d'autres ne se seraient pas donné tant de peine!... Ce matin donc un *te Deum*, et ce soir nous mangerons le veau gras.

FIN.





